

HISTOIRE DES PHILOSOPHES GRECS.

Qui de nous n'a jamais contemplé sur une carte le beau pays de la Grèce, ce sol hérissé de tant de montagnes, ces côtes si profondément découpées, ces îles semées comme des postes avancés sur la route maritime de l'Asie ? Ce fut là qu'il y y a trente siècles, les vents et les flots apportèrent de l'Orient les germes de la civilisation. Ces germes, vingt fois fécondés par l'influence du plus beau ciel dans les plaines de l'Asie, en avaient été vingt fois arrachés par les barbares du Nord et du Midi. Il fallait à ces nobles semences un asile plus sûr, l'abri plus éloigné des rochers de la Grèce, et la protection des mers éternellement agitées qui l'entourent. Sur cette terre, éclairée par un beau soleil, baignée par des rivières pittoresques, parée jusqu'à la profusion des sauvages ornements d'une végétation vigoureuse, la Providence avait jeté, pour l'élever au profit de l'humanité, une race d'hommes admirablement organisée, race active, brave, d'une imagination audacieuse et poétique; propre à tout, à la philosophie comme aux affaires, aux arts comme à la vertu, aux travaux de la guerre comme à ceux de la paix; race de génie que l'humanité trouve à sa tête dans les plus nobles sentiers de l'intelligence, et sur les traces de laquelle la philosophie, la littérature et les arts semblent éternellement condamnés à marcher, sans jamais la dépasser ou même l'atteindre.

Quel vaste champ ses poètes, ses historiens, ses orateurs, ses artistes offriraient à nos recherches, même dans les limites de ce recueil ! Que de magnifiques trésors à découvrir à vos regards ! Que d'objets de curieuses études, que de connaissances précieuses ! Mais il faut savoir se borner et choisir ; et pour aujourd'hui, du moins, nous ne vous entretiendrons que de ses philosophes.

Que ce mot sérieux de philosophes ne vous effraye pas. Nous ne voulons pas vous lancer dans les dédales de leurs systèmes, vous initier magistralement à tous les mystères de leurs doctrines. Nous ne sommes pas en chaire, grâce à Dieu, nous n'avons pas un cours scientifique à vous faire, pour vous préparer à quelque examen redoutable ; c'est de la vie de ces grands hommes que nous vous parlerons surtout ; nous ne vous dirons de leurs opinions que ce qui sera absolument nécessaire pour donner à chacun d'eux sa physionomie, et pour vous faire comprendre leur filiation ; car tout se tient dans ce monde, rien n'y vient au hasard, sans motif et sans cause ; tout naît à son lieu et à son heure, préparé par ce qui l'a précédé, et préparant à son tour ce qui doit le suivre. Les mêmes liens qui existent entre les

faits existent entre les opinions ; et rien n'est isolé dans le monde des idées, pas plus que dans le monde physique.

L'histoire de la philosophie est l'histoire de toutes les tentatives faites par l'esprit humain pour se rendre scientifiquement compte de sa propre nature, de la nature de Dieu, et des rapports de Dieu avec le monde. Les philosophes, ce sont tous ceux qui ont cherché la solution de ces problèmes par les seules forces de l'intelligence humaine. Ils ont pu échouer dans leurs entreprises, prendre chacun un coin de la vérité pour la vérité tout entière, et au nom de ces demi-vérités ou de ces erreurs se livrer entre eux des combats sans fin ; mais le but qu'ils ont poursuivi n'en est pas moins le but le plus élevé que l'humanité puisse se proposer ; et ce n'en sera pas moins une gloire éternelle pour tous ceux qui ont si bien su imprimer sur cette route les traces de leurs pas, que quiconque veut s'y avancer après eux est obligé de poser le pied dans les empreintes qu'ils y ont laissées.

C'est environ 600 ans avant Jésus-Christ que commence la philosophie grecque avec Thalès et Pythagore, et dès ce premier instant se manifeste la division profonde qui se reproduira à toutes les époques entre la philosophie des sens et la philosophie de la raison ; les uns, frappés de la réalité matérielle et du mouvement extérieur, cherchent avant tout le principe du monde des corps, et le cherchent dans ce qu'aperçoivent leurs yeux et dans ce qui tombe sous leurs sens. Thalès est le chef de ceux-là ; son école est l'école ionienne.

Les autres, s'isolant du monde matériel, se recueillant en eux-mêmes, ferment les yeux à la réalité hors d'eux, pour chercher la vérité par la contemplation intérieure, par les seules conceptions de la raison, refusant toute valeur aux données des sens. C'est à la tête de ceux-là qu'est Pythagore.

L'histoire rapporte peu de choses de la vie de Thalès. On sait seulement qu'il était de Milet, colonie grecque de l'Asie-Mineure, et l'on prétend qu'il descendait de Cadmus, le fondateur de Thèbes. Après avoir gouverné Milet pendant quelque temps, il renonça aux affaires pour se donner tout entier à l'étude ; et c'est de lui qu'on a fait le conte de ce philosophe qui, tout occupé de contempler les astres, se laissa choir dans un puits ouvert devant ses pieds. Thalès, en effet, s'occupa beaucoup d'astronomie ; et c'est à lui que les Grecs durent la division de l'année en trois cent soixante-cinq jours. Il s'éteignit très-

vieux, honoré de sa patrie, qu'il avait préservée de la fureur de Cyrus. Tout ce qu'on sait de sa doctrine, c'est qu'il admettait l'eau comme principe premier du monde.

Au nom de Pythagore se rattachent un bien plus grand nombre de récits, produits suspects de l'imagination populaire, mais témoignage irrécusable au moins de l'impression faite par ce grand homme sur les esprits de son temps.

Pythagore était né à Samos, île de l'Archipel. Il la quitta, dit-on, pour voyager dans l'Orient, où il aurait étudié auprès des mages de la Chaldée et des prêtres de l'Égypte. Mais ses voyages, comme ceux de tous les philosophes de son temps, sont fort controuvés. Quoi qu'il en soit, trouvant à son retour Samos sous la tyrannie de Polycrate, il s'exila volontairement, et se retira à Crotone, dans le midi de l'Italie.

Il y enseigna la philosophie; les disciples lui accoururent de toutes parts; et bientôt se forma autour de lui une sorte de communauté, qu'on nomma l'école pythagoricienne. Pythagore établit entre ses disciples une règle austère : ils ne possédaient rien en propre, et passaient les cinq premières années à écouter les préceptes du maître, sans jamais parler. Le maître, de son côté, ne négligeait rien de ce qui pouvait leur en imposer, ainsi qu'au peuple : grand, majestueux, toujours vêtu de blanc, ne plaisantant jamais, ne se mettant jamais en colère, comme s'il eût été inaccessible aux faiblesses et aux émotions du vulgaire, il se faisait passer à leurs yeux pour Apollon lui-même. Il s'était enfermé un an dans une caverne, après avoir prié sa mère d'écrire tout ce qui se passerait pendant son absence; puis, quand il en était sorti, il avait déclaré revenir des enfers, et avait raconté au peuple ébahi tout ce qui était arrivé sur la terre depuis un an. On disait encore qu'il avait une jambe d'or, et que les aigles volaient vers lui à son appel.

Quoi qu'il en soit de la réalité de ces récits, et des moyens que Pythagore employait pour se poser dans l'esprit de la multitude, il n'en a pas moins été le chef d'une grande école qui devait lui survivre longtemps. Négligeant les faits passagers et périssables pour ne s'occuper que des lois fixes et immuables qui les régissent, il en était arrivé bien vite à ne voir la réalité véritable que dans les lois évaluable en chiffres; à donner par suite les nombres comme la raison et la cause de tout, et, puisque les nombres ont pour principe l'unité qui les engendre, à faire de l'unité idéale la cause première de toute chose, le principe dans le sein duquel le monde est contenu, comme tous les nombres sont contenus dans le sein de l'unité numérique.

Les rapports qui existaient entre les nombres réglaient les rapports de toute chose dans l'univers; et c'était eux aussi qui servaient de base

par analogie à la morale et à la politique de Pythagore.

Il croyait enfin à la métempsycose, c'est-à-dire à la transmigration des âmes d'un corps dans un autre; et lui-même énumérait à ses disciples tous les corps par lesquels son âme avait passé avant d'arriver dans le sien.

Les deux écoles étant ainsi fondées, l'une prenant pour point de départ la réalité des objets sensibles, l'autre dédaignant ces objets pour ne chercher la réalité que dans les généralités et dans les lois, les disciples ne devaient manquer ni à l'une ni à l'autre pour tirer les conséquences des principes du maître.

Anaximandre et Anaximène de Milet, Périandre de Syros adoptent sous des noms différents la substance élémentaire de Thalès, ce germe dont les développements forment le monde. Puis à l'élément unique Leucippe et Démocrite d'une part, Anaxagore et Héraclite de l'autre, substituent, sous le nom d'atomes, un nombre infini d'éléments premiers d'une extrême petitesse, dont les combinaisons, infinies comme eux, forment tout ce qui existe. Héraclite et Anaxagore attribuent ces combinaisons aux affinités des atomes les uns pour les autres, et Anaxagore arrive à proclamer au-dessus des atomes l'existence d'un principe intelligent. C'était déjà balbutier le nom de Dieu. Mais Leucippe et Démocrite n'accordent à leurs atomes que la forme, la solidité et le mouvement, sans assigner d'autre cause que le hasard aux combinaisons qui constituent les corps. C'est la première doctrine matérialiste proprement dite.

On sait peu de chose de la vie d'Anaximandre, d'Anaximène et de Leucippe; quant aux trois autres, ils ont chacun leur histoire, qui n'est pas sans quelque intérêt.

Anaxagore était né à Clazomène, ville d'Ionie, 500 ans environ avant Jésus-Christ. Il fut disciple d'Anaximène, qui l'avait été d'Anaximandre, qui l'avait été de Thalès; et il fut le premier qui transporta l'école ionienne à Athènes, où il s'établit. Il compta bientôt un grand nombre de disciples, parmi lesquels Périclès, dont il prédit la grandeur, et dont l'amitié lui sauva la vie. Son dogme d'une intelligence suprême, qui avait du moins organisé toute chose, et fait l'harmonie du monde, si elle n'en avait pas fait la matière, se conciliait mal, en effet, avec la multiplicité des dieux du paganisme, et, après avoir joui longtemps de la faveur populaire, il fut accusé d'impiété, pour avoir nié que le soleil fût un dieu. Il eût été condamné à mort, sans l'intervention de Périclès; mais la toute-puissance même de Périclès ne put le faire absoudre complètement, et il fut puni de l'exil. C'est ce qui a inspiré à Cassimir Delavigne ces deux beaux vers :

La Divinité même inspire Anaxagore;
D'un exil flétrissant l'arrêt le déshonore.

Anaxagore quitta Athènes, voyagea pour s'instruire, et finit par venir mourir à Lampsaque, à l'âge de soixante-douze ans. On dit que, comme il allait expirer, les magistrats de la ville lui demandèrent s'il n'avait rien à leur commander : « Si, dit-il, c'est de donner chaque année congé aux enfants pour l'anniversaire de ma mort. »

Héraclite, si connu pour pleurer toujours, était né à Éphèse. On l'appelait le philosophe ténébreux, parce qu'il ne parlait jamais que par énigmes. Il avait composé sur la nature un livre qu'il fit déposer dans le temple de Diane; mais ce livre était si obscur que personne ne pouvait le comprendre; et l'auteur refusa de l'expliquer à Darius lui-même, qui l'en priait. Il méprisait trop l'humanité pour la vouloir instruire.

Sa misanthropie, du reste, se traduisait par de singuliers effets : l'histoire prétend qu'il pleurait sans cesse, de chagrin et de pitié des petitesse et des erreurs de l'humanité.

Démocrite, au contraire, en riait toujours, comme dit la grammaire, qui n'a pas peu contribué à sa réputation ainsi qu'à celle d'Héraclite. Il riait si constamment et si bien, que les habitants d'Abdère, sa patrie, crurent qu'il était fou, et envoyèrent prier Hippocrate de venir le traiter. Hippocrate vint, causa avec le prétendu fou, et, tout émerveillé de sa sagesse et de sa science, s'en retourna en disant bien haut que c'était les Abdéritains qui avaient besoin d'ellébore. — On cite de lui, en effet, plus d'un remarquable trait de sagesse. Pendant qu'il était à la cour de Darius, roi de Perse, ce prince perdit sa mère; comme il s'en montrait inconsolable, Démocrite lui promit de la faire revivre s'il pouvait graver sur le tombeau de la reine morte le nom de trois personnes à qui ne fût jamais arrivée aucune peine. Darius, plein d'espoir, fit chercher dans tous ses États. Mais toutes les recherches furent vaines; et le philosophe lui fit comprendre qu'il avait grand tort de s'abandonner à la tristesse, puis qu'il n'y avait personne dans le monde qui fût exempt de malheurs.

Il avait dépensé tout son patrimoine dans ses voyages. Or, les lois d'Abdère étaient fort sévères pour ceux qui dissipaient ainsi leur héritage; Démocrite, pour échapper à l'effet de ces lois, lut publiquement un de ses ouvrages, et ses concitoyens émerveillés lui firent don de cinq cents talents.

Il mourut dans un âge très-avancé. On dit que sur la fin de sa vie il s'était crevé les yeux lui-même pour mieux se livrer à ses méditations.

A leur tour, les principes de l'école pythagoricienne furent développés par une autre école, l'école éléatique, que représentent Xénophanes, Parménide et Zénon d'Élée.

Du mépris de la réalité sensible à la négation absolue de cette réalité il n'y avait qu'un pas, et

Pythagore aurait dû le franchir s'il eût été conséquent. Les Éléates le franchirent pour lui. Au nom de l'unité absolue, qui se suffit à elle-même, ils nièrent hardiment la pluralité des êtres et le mouvement, c'est-à-dire la réalité sensible, c'est-à-dire le monde. L'unité fut, éternelle, inactive, immobile; et en dehors d'elle rien ne fut.

Ainsi, les deux écoles fondées par Thalès et par Pythagore, poussées à leurs dernières conséquences, étaient arrivées à des résultats diamétralement opposés, et également absurdes par leur exagération même : l'une, avec Démocrite et Leucippe, en était venue à reconnaître pour cause unique la multiplicité infinie des atomes dans un mouvement sans fin; l'autre, à n'admettre d'autre réalité que l'unité immobile. C'est à cela qu'avait abouti la préoccupation exclusive des données des sens, et celle des données de la raison.

Empédocles d'Agrigente essaya une transaction entre les deux écoles en mêlant la physique ionienne aux idées pythagoriciennes sur l'unité. Mais la tentative échoua, et son auteur n'est resté célèbre que par sa mort: dans l'envie, en effet, de se faire passer pour un dieu, il se précipita secrètement dans l'Etna pendant une éruption. Mais il avait compté sans ses sandales d'airain, qui furent rejetées par le volcan et qui découvrirent la fourberie.

De ces résultats contradictoires des deux écoles naquit une classe d'individus qui devait exercer la plus déplorable influence sur les esprits et sur les mœurs de l'époque. Parleurs brillants, orateurs féconds et déliés, mais sans conviction et sans foi, les sophistes (pour les appeler par leur nom), empruntant tour à tour aux deux écoles leurs principes et leurs conclusions, se chargèrent d'enseigner à la jeunesse grecque à soutenir également le pour et le contre sur toutes les questions, parce qu'il n'y avait, selon eux, rien qui ne pût se prouver, rien qui ne fût faux, rien qui ne fût vrai. Dans un pays comme la Grèce, où, en face d'assemblées populaires faciles à entraîner par la parole, le pouvoir appartenait au plus éloquent, ces maîtres précieux devaient avoir et eurent un succès immense. La jeunesse se pressa autour d'eux, avide de les entendre, avide de s'initier à cet art de tout dire et de tout prouver, qui promettait de devenir entre ses mains l'arme de la puissance; et sous l'influence de ces docteurs immoraux, les mœurs publiques, déjà peu retenues par les dogmes impuissants de la morale païenne, allèrent en se relâchant de plus en plus.

Ce fut au milieu de ce dérèglement universel des esprits et des cœurs que parut Socrate.

Si jamais homme eut dans la société une mission providentielle, ce fut lui; car nul n'a laissé dans l'esprit de ses concitoyens une impression plus salutaire et plus profonde, nul ne les a ramenés de plus loin, nul ne leur a donné une

impulsion qui ait duré plus longtemps et qui les ait portés plus avant.

Socrate, du reste, n'a pas eu de système à proprement parler; il n'a pas laissé de doctrine qui porte son nom; il est à peu près tout entier dans sa vie pratique, et dans la direction qu'il a imprimée aux esprits.

Il naquit à Athènes l'an 470 avant Jésus-Christ. Sa mère était sage-femme, son père sculpteur, et lui-même exerça pendant une partie de sa vie l'état de son père. Il étudia d'abord la philosophie de son temps; mais il s'en dégoûta bientôt, laissa là toutes ces vaines spéculations qui n'aboutissaient qu'au néant, et se chercha par lui-même une route plus sûre. Il avait trois choses pour s'y diriger : une grande fermeté de caractère, un sens moral d'une délicatesse rare, une grande réserve d'esprit inspirée par un immense bon sens. Toutes ses idées sur la philosophie sont là pour attester cette dernière qualité; sa vie entière proclame les deux autres.

Par elles, Socrate ne se borna pas comme ses devanciers à n'être qu'un grand penseur, il fut un grand et courageux citoyen. Lors de la défaite des Athéniens à Delium, il sauva la vie à Xénophon, qui, tombé de cheval, aurait été tué par les ennemis si le philosophe ne l'eût porté sur ses épaules pendant plusieurs stades. A la bataille de Potidée, il sauva également la vie à Alcibiade; il fut le dernier à faire retraite, et montra si bonne contenance, que ceux qui poursuivaient les fuyards n'osèrent l'attaquer.

Ce n'était pas seulement contre l'ennemi qu'il était courageux. Nommé sénateur, et chargé de prononcer à ce titre sur le sort des dix généraux qui, après la victoire des Arginuses, étaient accusés de n'avoir pas rendu les derniers honneurs à leurs morts, seul de tout le tribunal, il refusa de s'associer à une condamnation injuste, et brava en cette occasion toutes les menaces d'une multitude en fureur. Plus tard, quand Athènes gémissait sous la tyrannie des Trente, quand tout le monde tremblait et courbait la tête, Socrate résista seul, affrontant un courroux bien autrement redoutable que celui de la multitude, et continuant à dire partout son opinion, au péril de sa vie.

Cette grandeur morale devait faire de lui l'ennemi des sophistes, en même temps que son bon sens le prémunissait contre les vaines spéculations des philosophes de son temps; aussi sa vie entière, comme philosophe fut-elle consacrée à discréditer les uns et à ramener les autres dans une direction plus sage. Au lieu de se perdre dans des recherches sans issue sur l'ensemble des êtres et des choses, il appela l'homme à l'étude de lui-même, à la contemplation de ce monde intérieur qui devait lui révéler, avec la règle pratique de la vie, l'existence de cette Providence universelle dont notre âme est un reflet et une image. Étudiez-vous vous-même, fut son premier principe

étudiez-vous, pour savoir que vous ne savez rien; étudiez-vous, pour reconnaître en vous un être intelligent et moral, avec une mission ici-bas et des devoirs sérieux à remplir; étudiez-vous, pour vous convaincre que s'il y a en vous une âme qui gouverne le corps, à plus forte raison dans ce monde qui vous entoure il y a une âme supérieure intelligente et morale, qui conduit et gouverne ce grand tout, en vue du bien et du mieux.

Ce fut un oracle, si l'on en croit Socrate lui-même, qui décida de l'emploi de sa vie. Un Athénien du nom de Chéréphon était allé demander à Apollon Pythien quel était l'homme le plus sage et le plus savant de la Grèce. L'oracle avait désigné Socrate. Mais Socrate sentait en lui-même qu'il ne savait rien; comment donc concilier le sentiment de son ignorance avec la réponse du dieu? Il se mit alors en quête de tous ceux qui passaient pour savants, et commença à les interroger pour découvrir le sens de l'oracle. Il s'aperçut bien vite que tous ces prétendus savants ne savaient rien, et il se dit que s'il était plus savant qu'eux, suivant la parole du dieu, c'est que s'il ne savait rien lui non plus, il savait du moins ne rien savoir. Il se crut appelé alors à démasquer aux yeux de tous l'ignorance de ces faux docteurs; et dès ce moment il passa ses journées sur les places publiques, interrogeant tour à tour sophistes, généraux, administrateurs, tous les maîtres du peuple en un mot, et les confondant tour à tour par sa puissante dialectique. Se faisant bien petit et bien humble au début, commençant par les questions les plus simples et les plus triviales, d'interrogations en interrogations, de réponses en réponses, il amenait son superbe adversaire à dévoiler aux yeux de tous sa prétentieuse ignorance. Avait-il affaire à des jeunes gens qu'il s'agissait d'instruire et non de confondre, le but changeait, mais le moyen restait le même, et c'était toujours de questions en questions, que, profitant des liens par lesquels les idées s'enchaînent, Socrate les amenait à découvrir ce qu'il voulait. Il appelait cela l'art de faire accoucher les esprits; tandis que le même procédé, employé contre les sophistes et les faux docteurs, avait déjà reçu de son temps, et a gardé depuis, le nom d'*ironie socratique* (1).

Ce fut à causer ainsi que se passa sa vie. La jeunesse se pressait autour de lui pour l'entendre; mais on comprend combien de haines dut soulever l'emploi de sa terrible ironie. Tous ceux qu'elle attaquait conjurèrent sa perte, et le grand homme succomba à leur ligue. Socrate, comme le Christ plus tard (dont plus d'un docteur chré-

(1) Le mot grec dont nous avons fait *ironie* signifiait interrogation.

rien, entre autres saint Augustin et saint Jérôme, ont voulu voir en lui le précurseur), dut sceller sa mission de son sang, et la plus belle mort couronna la plus belle vie que l'antiquité païenne nous ait transmise.

Anytus au nom du parti démagogique, Mélytus au nom des poètes, Lycon au nom des orateurs et des sophistes, l'accusèrent de corrompre la jeunesse, et d'enseigner d'autres dieux que les dieux de l'Etat. Pour de pareils crimes, ils demandaient la mort.

La seconde accusation avait quelque apparence de raison ; car, bien que Socrate sacrifiait publiquement aux dieux, ses idées sur la Providence n'étaient certainement point d'accord avec le polythéisme antique. — C'est là sa gloire aux yeux de l'humanité, comme ce fut son crime aux yeux des contemporains. — Le grand homme refusa de recourir aux supplications et aux larmes dont le peuple athénien était avide ; il se défendit noblement, simplement, en présentant sa vie entière comme réponse à ses accusateurs. Les juges allèrent aux voix ; il fut déclaré coupable, à la majorité de deux voix seulement. Il lui restait, suivant l'usage d'Athènes, à indiquer la peine à laquelle il croyait lui-même devoir être condamné ; et peut-être que s'il se fût condamné à l'exil, le tribunal aurait ratifié sa sentence ; mais en remontant à la tribune, il déclara que pour avoir consacré sa vie au bien de sa patrie, sa conscience ne lui permettait de se condamner qu'à être nourri aux frais du public. Les juges retournèrent aux voix, et prononcèrent la mort à une majorité considérable. Socrate entendit la sentence sans se troubler, et adressa à ses juges de nobles et de grandes paroles, qui se terminaient par ces mots :

« Voici maintenant l'heure de nous séparer, moi pour mourir, vous pour vivre. Qui de nous a le meilleur partage ? Nul ne le sait, si ce n'est Dieu. »

Trente jours pourtant s'écoulèrent entre sa condamnation et sa mort. Durant cet intervalle, qui se rencontra avec une des cérémonies du culte athénien, la loi défendait de mettre à mort les coupables. Socrate passa ce temps à converser avec ses disciples, impassible pour lui-même, dévouant ses derniers jours à les consoler et à les instruire. Il faut lire dans *le Phédon* le récit de ses derniers moments, qui n'ont été surpassés que par ceux du Christ ; il faut l'y suivre, démontrant à ses disciples l'immortalité de l'âme, et les conviant à une autre vie, avec l'autorité d'un homme qui semblait déjà la voir devant ses yeux. Lorsque vint l'heure fatale, après avoir enseigné et conversé tout le jour, il se leva du lit où il était demeuré assis ; il prit le bain, embrassa une dernière fois ses enfants, les congédia, et but tranquillement le poison. Il se promena quelques moments encore ; puis, quand il sentit ses jambes s'appesantir, il se coucha et garda le silence, jusqu'à ce que le froid montant au cœur : « Je dois un coq à Esculape, dit-il à Criton ; acquittez ma dette. » Et il expira.

Ainsi finit le plus grand des Grecs ; mais on n'avait pu tuer que son corps, et sa pensée lui survivait dans ses disciples. Quelques années encore, et les germes déposés par lui allaient porter leurs fruits, et la philosophie allait prendre avec Platon et Aristote les plus magnifiques développements. L'âge d'or de la philosophie grecque allait s'ouvrir : elle avait eu besoin du sang d'un martyr, et Socrate lui avait donné le sien.

CHARLES D'AUBEVOIE.

BIBLIOGRAPHIE.

Caroline de Terville, ou Mémoires d'une Dame de charité, par madame la comtesse EUGÉNIE DE LA ROCHÈRE.

Les *Mémoires d'une Dame de charité* ! voilà un titre qui plaît et qui ouvre à l'imagination un champ assez vaste. Que ne voit-elle pas dans ses courses charitables, celle dont l'œil pénétrant sait découvrir la souffrance, soit qu'elle se montre sous des haillons, soit qu'elle se dérobe sous les tristes débris d'une ancienne opulence ! que d'études de mœurs ! que de drames domestiques s'offrent chaque jour à sa sagacité compatissante ! et que d'anecdotes elle pourrait raconter si au souvenir de la misère qu'elle a vue ne se mêlait celui du bienfait qu'elle a accordé !

Cependant, madame de la Rochère, en écrivant le livre dont nous venons offrir aujourd'hui l'ana-

lyse à nos lectrices, n'a pas voulu retracer ces tableaux si divers qui, tous les jours, se présentent à l'observation des personnes charitables ; elle s'est bornée à étudier la charité en elle-même, et les progrès qu'elle fait dans le cœur qui se livre à sa douce influence. Caroline de Terville est restée, à vingt ans, veuve d'un homme qui méritait toute sa tendresse ; elle n'a point d'enfants, et sa vie se consume dans un ennui profond, une mélancolie accablante. Chaque jour elle se demande : A quoi bon vivre, puisque la vie est désormais sans attraits pour elle-même, sans utilité pour les autres ? Et, repliée dans une douleur égoïste, elle oublie ou de lever les yeux vers les saintes montagnes, d'où descend le divin secours, ou de les abaisser sur ce qui souffre et languit autour d'elle. Pourtant son attention est attirée par les larmes qu'elle voit dans les yeux

d'une pauvre fille attachée à son service; Caroline s'informe; elle apprend que quelques démarches, un peu d'argent suffiront pour rendre le bonheur à Adélaïde et à sa famille; et, pour la première fois depuis bien longtemps, elle s'intéresse à quelque chose. La joie des pauvres gens qu'elle a sauvés la paye avec usure des peines qu'elle s'est données. C'est un pas fait vers le bien : Caroline continue à répandre autour d'elle de généreuses aumônes; elle se plaît aux bonnes œuvres; mais dans l'exercice de cette vertu, la jeune femme recherche encore son propre bonheur : elle veut voir et faire des heureux; plaisir noble, et le seul qui puisse consoler une âme veuve de toute espérance personnelle. Quelques déceptions cependant surviennent et la découragent; et son cœur, qui s'ouvrait au sentiment si doux de la bienfaisance, est prêt à se refermer, à s'endurcir peut-être, quand les conseils éclairés d'une pieuse femme font découvrir à Caroline un but plus élevé, un espoir plus solide, et le seul qui jamais ne fasse défaut à l'âme qui s'appuie sur lui : — Dieu enfin, le juge clairvoyant, le rémunérateur magnifique, qui voit l'intention droite et pure, qui récompense jusqu'au verre d'eau donné en son nom, jusqu'à la pensée secrète que la voulu l'adorer et le servir, devant qui nul acte charitable n'est perdu, fût-il même sans résultat aux yeux des hommes.

Dès le jour où Caroline a compris ces pensées, dès le jour où elle a donné à sa vie ce noble but, elle renait à une existence nouvelle; elle fait le bien, mais elle le fait pour Dieu seul, et n'attend que de lui sa joie et sa couronne. Elle s'oublie, et elle s'efface; elle offre aux malheureux non-seulement l'or et l'argent, dons d'une faible valeur pour certaines âmes, mais elle leur prodigue ses soins, sa tendresse; elle déverse sur eux le dévouement dont son cœur est rempli; ils deviennent l'objet de sa sollicitude et de ses généreuses préoccupations, et quand un coup du sort lui a enlevé ses richesses, elle trouve dans son âme des trésors inconnus qui remplacent pour les malheureux les secours matériels qu'elle ne peut plus leur prodiguer. Ce n'est plus la femme douce, aimante, mais frivole, et même un peu égoïste, que nous avons vue au commencement du livre; la charité et le malheur ont élevé ce caractère, retrempé ce cœur et transformé cette créature si faible en une héroïne chrétienne, heureux mélange de force et de douceur. Cette transformation morale est analysée avec finesse et racontée avec vérité; et Caroline, quoique parfaite, intéresse et plaît toujours. Sa vie se consume au milieu de ses bonnes œuvres, dont madame de la Rochère nous fait le saisissant tableau; et elle meurt en nous laissant comme un long souvenir d'espérance et de paix. L'auteur a fait entrer dans le cadre ingénieux de son ouvrage des détails sur les œu-

vres de charité dont notre France s'honore; ce renseignements rendent le livre aussi instructif qu'il est intéressant.

Pour donner une idée du style élégant et simple de l'auteur, nous lui demanderons la permission de citer quelques pages empruntées au journal de Caroline. Elle parle d'une pauvre enfant qu'elle a voulu arracher à l'abandon et aux vices, suites trop ordinaires de l'extrême misère, et qu'elle va visiter dans la prison où des fautes graves l'ont fait renfermer : « C'est un miracle de votre bonté, mon Dieu! Moi, qui n'ai fait que lui répéter les mêmes paroles que je lui avais dites plus de vingt fois sans qu'elles lui fissent la moindre impression! mais comme au sourd de l'Évangile, vous lui avez dit : *Ephpheta!* et ses oreilles se sont ouvertes; son cœur s'est dilaté au souffle de l'amour, et l'onde sainte de votre grâce l'a inondée tout entière.

» Elle était au cachot, plus exaspérée que jamais.

« Vous ne voulez donc point vous corriger? lui dis-je le cœur plein de tristesse, c'est un grand chagrin pour moi.

— Quand je me corrigerais, en seriez-vous plus grasse? me répondit-elle insolemment.

— Non, mais je vous verrais plus heureuse, et je le serais davantage aussi.

— Et qu'est-ce que cela peut vous faire, à vous qui ne m'êtes rien, que je sois heureuse, ou que je ne le sois pas? dit-elle en levant les épaules. Maman s'en inquiétait, c'est vrai, parce que les mères aiment leurs enfants, et personne ne m'aime plus depuis que je n'ai plus la mienne.

— Vous vous trompez, Anna, moi je vous aime, lui dis-je sans pouvoir m'empêcher de pleurer.

» Elle me regarda avec étonnement.

« C'est-il vrai, madame? et de grosses larmes roulerent dans ses yeux.

— Oui, bien vrai, » repris-je en lui tendant les bras.

» Elle s'y précipita en sanglotant, et nos pleurs se confondirent.

« Devenez sage, Anna, et vous aurez en moi une seconde mère, ajoutai-je en la pressant sur mon sein.

— Oui, je le veux, je le veux; vous verrez, madame.

— Eh bien! mon enfant, ma très-chère enfant, mettons-nous à genoux, et prions ensemble le bon Dieu de vous donner la force de tenir cette bonne résolution. »

» Elle pria avec ferveur.

» Je retournai la voir le lendemain; on n'eut pas une seule plainte à me faire sur son compte. Elle reprit sa place parmi ses compagnes, mais ce fut pour leur donner l'exemple de l'obéissance et de l'application, et cette conduite édifiante ne s'est pas démentie depuis lors.

» Je me rends très-assidûment à Saint-Martin deux ou trois fois par semaine; quand Anna m'aperçoit, elle court à ma rencontre; je l'appelle ma fille, et son jeune cœur tressaille à ce doux nom.

» Mon âme est remplie de tristesse, car je m'étais attachée à cette enfant par les soins que je lui prodiguais, par les larmes même qu'elle m'avait coûtées.

» Pourquoi, mon Dieu! l'avez-vous retirée du monde à l'aurore de sa vie, comme le moissonneur fauche la fleur des champs, avant qu'elle ait ouvert ses corolles à l'abeille industrieuse qui en aurait tiré du miel?...

» Anna était malade depuis deux jours, et je n'en savais rien, on ne m'avait pas fait prévenir. Ce ne fut qu'en allant à Saint-Martin, comme à mon ordinaire, que j'appris qu'Anna était à l'infirmerie. Je m'y rendis aussitôt. Dès que la pauvre enfant m'aperçut au pied de son lit, elle se souleva avec peine, et me tendit ses petits bras :

« Que je suis contente! dit-elle, je craignais tant de ne plus vous revoir! »

» Je baisai son front brûlant. « Souffrez-vous beaucoup, ma chère fille? lui dis-je. — Oui, beaucoup, mais je l'offre au bon Dieu, comme vous me l'avez appris. »

» Je m'assis à son chevet et j'y passai tout le reste du jour; elle était comme assoupie; mais, dès qu'elle se réveillait un peu, elle me souriait doucement.

» Le lendemain, je la trouvai plus mal encore; on fit venir l'aumônier; il jugea à propos de lui faire faire sa première communion. « Elle sait si bien son catéchisme, elle est si sage depuis quatre mois, dit-il, que je la crois digne de cette faveur. »

» La pauvre prisonnière reçut cette nouvelle avec joie; elle me pria de l'aider à faire son examen de conscience; je ne m'éloignai de son lit que pour la laisser se confesser. Dès qu'elle eut reçu l'absolution, elle me demanda de nouveau; je m'empressai d'accourir.

« Le chapelet, le Paroissien, l'imitation de Jésus-Christ, toutes les belles choses que vous m'avez données sont-elles bien à moi? me dit-elle.

— Certainement, ma chère petite.

— Alors, ayez la bonté de les porter de ma part à la mère Fourchon, fruitière dans la rue Saint-Denis, et au bonhomme Richard, mercier dans la rue Saint-Antoine, car ce sont eux que

j'ai volés le plus souvent; dites-leur bien que c'est là tout ce que je possède, qu'ils veuillent bien me pardonner, et que, si Dieu me fait la grâce de vivre, dès que j'aurai gagné quelque chose, je les dédommagerai en entier. N'est-ce pas, ma bonne mère, que vous ferez cela pour moi?

— Je vous le promets, » lui dis-je sans pouvoir retenir mes larmes.

» Après avoir reçu la sainte communion, elle retomba dans son assoupissement; vers les cinq heures, elle se réveilla tout à coup et me dit :

« Si je meurs, irai-je trouver le bon Dieu dans son paradis? »

— Oui, mon enfant, puisque vous êtes repentante de vos fautes, et que vous en avez reçu l'absolution.

— Eh bien! je ne suis plus fâchée de mourir, je prierai le bon Dieu qu'il vous fasse venir aussi dans le ciel, vous qui êtes si bonne. »

» Ce furent ses dernières paroles; peu de temps après elle entra en agonie, une agonie de deux heures, comme si son âme avait de la peine à s'arracher de son corps si jeune et si beau! Je lui présentai plusieurs fois le crucifix, elle le baisa toujours dévotement. Quand tout fut terminé, je lui fermai les yeux, et je retournai chez moi, douloureusement impressionnée, et si triste de cette mort, que j'en ai été malade pendant deux jours.

» Pauvre Anna! je ne te reverrai plus accourir à ma rencontre et me regarder tendrement avec tes yeux si vifs et si doux; je ne t'entendrai plus m'appeler ta mère, et cependant mieux vaut encore pour toi cette fin prématurée que la vie qui t'attendait ici-bas! Le Seigneur a été bon et miséricordieux pour toi en te retirant du monde au printemps de ta vie. Dors en paix, chère enfant, dans cette humble sépulture du pauvre où l'on t'a déposée; dors en paix, et que rien ne trouble ton dernier sommeil! ou plutôt, fille chrétienne et purifiée par le repentir, la douleur et la mort, réveille-toi glorieuse et triomphante au sein même de la Divinité! »

Nous rappellerons, en terminant, à nos lectrices, que madame de la Rochère a des droits anciens à leur attention et à leur reconnaissance; elles lui doivent une fort jolie nouvelle, *Bathilde*, insérée en 1831 dans le *Journal des Demoiselles*.

E. R.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

LA CONTADINA E L'HERBETTA.

Contadinetta
Tra folta ortica
Scopre un' erbetta,
E cor la vuol.

LA PAYSANNE ET L'HERBETTE.

A travers un épais fourré d'orties, une jeune paysanne aperçut une petite plante, et elle voulut la cueillir. Cette plante avait une enveloppe grossière, mais elle exhalait autant de parfum que la plus belle fleur. Deux

L'erba havil manto,
Ma olezza quanto
Fior vago suol.
Con cauta mano
La contadina
Due volte invano
La via s'apri :
Alfin più ardita
Spinse le dita,
L'erba carpi,
Ma ritirando
A sè la mano,
Si punse quando
Credealo men ;
Ah ! per un erba
Puntura acerba,
Dicea, mi vien !
Tai fea lamenti ;
Ma l'erba, narrasi,
Che questi accenti
Sciogliesse allor :
« Piacer non trovai
Cui non intorbidi
Qualche dolor. »

AURELIO BERTOLA.

fois avec précaution, mais inutilement, la jeune fille cher-
che à s'ouvrir un chemin ; enfin, plus hardie, elle écarte
les épines et cueille l'herbette. Mais en retirant sa
main, elle se pique au moment où elle s'y attendait le
moins. « Ah ! dit-elle, une piqûre si cruelle pour un
brin d'herbe ! » Et elle se lamentait. Alors, dit-on,
l'herbe fit entendre cette réponse : « Il n'y a pas de plai-
sir qui ne soit troublé par quelque peine. »

M^{me} LOUISE MERCIER.

VAN DYCK.

I.

Vers le commencement du dix-septième siècle, Anvers se glorifiait, avec raison, de son immense prospérité commerciale. L'Europe entière lui payait tribut. Après avoir pris si longtemps le chemin de l'Adriatique avec Venise, et de la Méditerranée avec Gènes, le négoce s'était centralisé aux bords de l'Escaut. C'est qu'aussi elle était splendide cette ville d'Anvers, placée si merveilleusement entre Malines, Louvain, Bruxelles, Gand et Bruges ; et elle était justement fière de ses beaux édifices, de ses huit canaux, de ses soixante-quatorze ponts, de sa cathédrale, haute de quatre cent vingt pieds, de sa nouvelle Bourse aux quatre grandes portes et aux galeries toutes remplies de boutiques ; et surtout du magnifique palais de la Seigneurie.

Elle était toute en liesse, la bonne cité d'Anvers, aux jours de fêtes et processions solennelles, quand elle voyait défiler par ses rues tendues de tapisseries, le clergé avec les saintes reliques ; les magistrats, sénateurs, échevins ; les vingt-six capitaines ou vicemaitres ; les cinquante-quatre doyens des métiers avec leurs enseignes ; les six compagnies des confréries ; et la bourgeoisie avec des représentations du *Vieil et du Neuf Testament*.

Mais peut-être ce dont la ville tirait le plus d'honneur, le plus de joie, c'était de posséder dans ses murs Pierre-Paul Rubens, le chef immortel de l'école flamande ; Rubens, de qui la vie n'avait été qu'un enchaînement de triomphes ; Rubens, le favori des rois et de la fortune.

C'était vers l'année 1623 ; revenu de Paris, où l'avait appelé la confiance de Marie de Médicis,

Rubens peignait les tableaux qu'elle lui avait commandés pour la galerie du palais du Luxembourg. — Autour de ce véritable chef de l'illustre confrérie du *violier*, autrement dit des peintres, se groupaient une foule d'élèves qui promettaient aux Pays-Bas de dignes successeurs de leur maître. On y voyait, inconnus encore il est vrai, Jacques Jordaens, Abraham Diepenbecke, Van Thulden, Guérard Saghers, Gaspard de Crayer, et bien d'autres encore dont les noms ne sont point parvenus jusqu'à nous. Mais n'était pas admis qui voulait dans l'atelier de Rubens ; il fallait mériter cet honneur par une conduite régulière, et le justifier par des progrès soutenus. De toutes les parties de l'Europe il arrivait des jeunes gens avides de suivre l'enseignement du grand peintre coloriste.

Parmi les plus sévères défenses du maître, il y en avait une qu'il avait formulée plusieurs fois, avec menace expresse de chasser le téméraire qui viendrait à l'enfreindre. C'était la défense de pénétrer dans son cabinet, espèce de sanctuaire interdit aux profanes, où Rubens ébauchait et achevait ses meilleurs tableaux, loin de tout regard indiscret.

Comme il arrive d'ordinaire, l'aiguillon de la curiosité, l'amour du fruit défendu tourmentait l'esprit des jeunes gens. Le besoin d'apprendre y entraînait aussi pour quelque chose.

« Oh ! se disaient-ils, si nous pouvions de temps à autre pénétrer dans ce cabinet, y surprendre les secrets de notre maître, voir comment il prépare ses esquisses, et par quelles touches savantes il donne aux chairs cet éclat harmonieux et cette vigueur qui n'exclut jamais la légèreté !

— Entrons dans le saint des saints! disaient les plus hardis.

— Sans doute; mais comment faire? »

Le grand moyen fut bientôt trouvé : quelques florins donnés à un domestique servirent d'introduction.

Voilà nos futurs artistes dans ce cabinet dont l'entrée leur avait été jusque-là si sévèrement interdite. Leur première impression fut celle de la stupeur. Ils mesuraient du regard la vaste dimension des toiles, et se demandaient comment Rubens pouvait mener de front tant d'ouvrages différents, et leur donner une telle perfection sans y imprimer le cachet d'une précipitation nuisible. Non, tout était beau; tout portait l'empreinte du génie; tout révélait cette main puissante qui se jouait des difficultés et semblait les chercher pour en triompher. Muets, immobiles, les élèves vénéraient leur maître dans ses œuvres. Mais bientôt ils se fatiguèrent de leur religieuse admiration. Jordaens donna un coup d'épaule à Van Thulden; Gaspard de Crayer salua d'un coup de poing Guérard Seghers, qui assaillit non moins rudement Abraham Diepenbeke. Celui-ci se trouvait malheureusement à côté d'un tableau fraîchement ébauché, et dont les nus avaient été achevés dans la journée même. Ne pouvant supporter la violence du choc, Diepenbeke tomba contre la toile; sa manche et la basque de son pourpoint emportèrent le bras d'une Madeleine, la joue et le menton d'une Vierge.

« O ciel! qu'avons-nous fait!... s'écrièrent les étourdis. C'est fini : le maître nous chassera tous honteusement. Où trouverons-nous désormais un enseignement comparable au sien? Nous sommes perdus et nos familles seront désespérées! »

Autant la vive gaieté et l'imprévoyance avaient animé leur cœur, autant l'abattement et la tristesse vinrent les accabler en face d'un malheur irréparable que devait suivre bientôt une sentence rigoureuse. Comment, en effet, cacher un pareil dommage? La première chose qui arriverait à Rubens à son retour serait de s'en apercevoir. Et alors quelle ne serait pas son indignation!

Tout à coup un jeune homme qui, récemment entré à l'atelier, et, peu connu de ses camarades, n'avait pas pris part à leurs jeux, s'écria d'un ton confiant et résolu :

« Mes amis, ne vous affligez pas. Je vous tirerais de danger.

— Vous?

— Oui, moi. C'est peut-être bien de la témérité de ma part. Mais il faut s'armer de courage et même de présomption dans les extrémités telles que celle-ci. D'ailleurs, je sors de chez maître Henri Van Palen, dont le beau talent s'est fortifié en Italie par l'étude des antiques. Il daignait me considérer comme un de ses bons élèves, et m'admettre au secret de sa manière. C'est lui

qui a voulu que j'allasse chez Rubens. Eh bien! pour restaurer de mon mieux le tableau compromis par la manche de Diepenbeke, je tâcherai de m'inspirer des procédés du bon Van Palen.

— Quoi! dit Jordaens, vous oseriez...

— Voulez-vous ce soir être tous chassés?

— Non! non!

— Alors, laissez-moi faire. Justement la palette de Rubens est là, toute prête. Rentrez à l'atelier. J'ai besoin de n'être pas troublé. Dieu veuille que j'aie le temps d'achever cette réparation! »

Les élèves, dominés par cette volonté ferme, par cet accent inspiré, se hâtèrent de sortir, tandis que le jeune homme se mettait à l'œuvre.

Deux heures se passèrent, deux heures d'un travail rapide, assidu, infatigable, où la fièvre consume à la fois et soutient la main. Au bout de ces deux heures tout était fini.

Justement le bruit des pas d'un cheval se fit entendre; c'était Rubens. Il revenait du palais de la gouvernante des Pays-Bas, la princesse Isabelle d'Autriche, qui l'avait nommé son négociateur auprès de l'Angleterre. Tout rempli encore du grave entretien qu'il venait d'avoir, l'illustre peintre alla tout droit à son cabinet et s'y laissa tomber sur un fauteuil. Peu à peu, après avoir retracé à sa mémoire les recommandations qui lui avaient été faites, et l'importance du rôle qu'il allait remplir, l'amour de son art lui revint; le diplomate fit place au peintre, et le peintre regarda les tableaux ébauchés.

« Vraiment, dit-il, je suis content... jamais je n'ai trouvé au bout de mon pinceau des carnations plus fraîches... Cette Madeleine surtout... »

Il se leva et s'approcha de la toile. Une véritable stupéfaction remplaça soudain son contentement. Alors ses yeux exercés s'attachèrent sur les détails de la peinture; et aussitôt, d'un pas rapide, il courut à l'atelier, où son entrée répandit la terreur.

« Qui a osé s'introduire dans mon cabinet? » s'écria-t-il d'une voix sévère.

Silence général.

« N'essayez pas de me cacher votre faute. A un premier tort ce serait en joindre un second, plus grave encore : car j'excuserais plus volontiers la curiosité que le mensonge. Non-seulement quelqu'un est entré dans mon cabinet, mais on a voulu réparer le dommage fait à un de mes tableaux. Parlez franchement; qui de vous a enfreint ma défense?

— Nous tous! répondirent vingt voix.

— Oui, mais ce n'est pas vous tous qui avez opéré ces retouches.

— C'est moi, maître, » dit respectueusement le nouvel élève, beau jeune homme d'environ vingt-deux ans.

Rubens attacha sur lui un regard profond. Puis il lui tendit en souriant une main que le

jeune homme couvrit de baisers et de larmes.

« Ah! ah! c'est toi, Antoine Van Dyck! s'écria-t-il. Eh bien, tu fais honneur à Van Palen. Mais que venais-tu donc apprendre chez moi?

— A peindre, répondit modestement Van Dyck.

— A peindre!... Eh! mon ami, tu en sais plus qu'il n'en faut. Il ne te reste qu'à voir les Italiens, et tu peux compter sur moi pour t'en fournir les moyens. J'avais donc un trésor ignoré! C'est une précieuse découverte que je fais aujourd'hui; et je veux que mon pays en profite. Nous travaillerons quelque temps ensemble; puis tu partiras. »

Les élèves, aussi enchantés pour eux-mêmes que pour leur camarade, applaudirent à l'heureuse issue de l'aventure.

Au bout de cinq à six mois, Van Dyck s'éloignait monté sur le meilleur cheval de Rubens. Il avait voulu laisser en souvenir à son maître trois tableaux composés tout exprès pour lui, et Rubens les avait fait placer aux plus beaux endroits de son appartement.

II.

Le jeune artiste avait dit adieu à tous ceux dont il était aimé; il cheminait lentement vers Bruxelles. Comme il approchait du riche village de Savelthem, deux paysans, qui suivaient la même route que lui, mirent leurs bidets au pas de son magnifique cheval et lièrent conversation avec le peintre.

« Vous avez là un beau cheval, tout de même.

— Très-beau, en effet. C'est un don de mon maître.

— Votre maître? Est-ce que vous êtes laquais?

— Pas tout à fait. J'étais un des élèves de Rubens.

— Rubens!... répéta l'un des paysans en soulevant le bord de son large feutre. Qui ne le connaît en Flandre? Alors, vous êtes peintre?

— Oui, et je me rends en Italie.

— Et moi, qui suis le bourgmestre de Savelthem, j'étais précisément en quête d'un peintre. Grâce à la rencontre, mon affaire pourra s'arranger ici, j'espère.

— Quoi? dit Van Dyck, vous avez besoin de mon office?

— Sans doute. Il manque au maître-autel de notre église une *Sainte Famille*. Les habitants se sont cotisés. Les florins sont trouvés...

— Et l'artiste aussi, dit gaiement Van Dyck. Soyez tranquilles, ce sera bientôt fait.

— Ah! prenez votre temps. Il faut nous en donner pour notre argent.

— C'est bien mon intention. »

Le bourgmestre mena Van Dyck dans sa maison, et commença par le régaler copieusement. En face de l'artiste vint s'asseoir, les yeux baissés, une blonde enfant de dix-huit ans, belle comme les anges.

« C'est ma fille, ma Thécia, dit le gros paysan avec un certain orgueil paternel.

— Par le ciel! s'écria Van Dyck, toutes les faveurs m'arrivent à la fois. Une commande au début de mon voyage, l'occasion de peindre une *Sainte Famille*, ce sujet qui me plaît entre tous, et enfin un modèle unique pour la Vierge Marie. »

Il désigna Thécia.

« Eh quoi! mon cher monsieur, ma fille vous paraîtrait digne d'un tel honneur!

— C'est moi qui serai honoré, si mademoiselle consent à poser pour un apprenti peintre.

— Sais-tu, ma Thécia, reprit le bourgmestre, que ce sera bien glorieux pour nous que les habitants du pays viennent prier devant ton image?

— Mais, je n'oserai jamais, murmura Thécia.

— Ose, ma fille. C'est pour le service du bon Dieu. D'ailleurs, j'assisterai au travail, entre ma pipe et un pot de bière. »

Quelques jours s'écoulèrent pour Van Dyck dans une vie de labeur et de douce intimité. On l'entourait, on se pressait pour contempler son œuvre. C'était l'admiration dans toute sa naïveté. La charmante Thécia était devenue l'amie de l'artiste; elle l'encourageait, elle lui montrait les séduisantes promesses de l'avenir.

« Ah! s'écriait quelquefois Van Dyck, que vais-je aller chercher au loin? Des agitations peut-être, des combats, des luttes acharnées... tandis qu'ici l'on goûte le repos, on est uni, on s'aime.

— Oui, monsieur Antoine, répondait Thécia, mais Savelthem est un village, et un village ne conviendrait pas longtemps à un homme tel que vous. Obéissez à votre maître. Puisqu'il vous envoie dans ce pays où il y a de si grands peintres, vous devez y aller.

— J'obéirai à Rubens et à Thécia. Mais, je ne veux pas vous quitter sans faire cadeau à votre église d'un second tableau, qui sera un souvenir personnel. Je l'ai commencé.

— Vraiment?

— C'est un *Saint Martin* à cheval, partageant son manteau pour en couvrir un pauvre. Le saint Martin, ce sera moi; le cheval, celui que le généreux Rubens m'a donné. Vous regarderez quelquefois cette toile, n'est-ce pas, bonne Thécia? et ainsi vous ne m'oublierez pas?

— Jamais, monsieur, jamais. »

L'artiste qui devait, comme son illustre maître, recevoir les commandes empressées et les témoignages unanimes de l'estime des souverains, débuta par peindre pour de simples paysans, pour une humble église de village.

III.

C'est dans le riche palais du cardinal Bentivo-

glio que nous retrouvons Van Dyck. Le cardinal l'avait connu pendant sa nonciature en Flandre, et il s'empessa de l'accueillir dès qu'il le sut arrivé à Rome. Un magnifique portrait du prélat fut le résultat de cette protection, qui n'allait pas tarder à lui susciter des jalousies. A Venise, Van Dyck s'était modestement borné à copier les Ticien et les Véronèse; à Gènes, il avait donné les preuves les plus éminentes de son génie. Rome, toute pleine encore des souvenirs et des chefs-d'œuvre du seizième siècle, Rome lui offrait le théâtre de la gloire véritable; et, pour comble de bonheur, Bentivoglio lui aplanissait toutes difficultés. Mais l'envie et la cabale étaient là avec leurs armes empoisonnées. A cette époque, la ville éternelle renfermait dans son sein toute une colonie de peintres flamands. Ceux-ci voulurent d'abord associer Van Dyck à leur vie déréglée, à leurs habitudes de paresse et d'ivrognerie. Ils s'étaient mépris étrangement : chez Van Dyck, le caractère était à la hauteur du talent; le seul défaut qu'on eût pu lui reprocher, c'était une générosité tout imprévoyante, qui donnait sans calculer ni se fatiguer jamais. Repoussés par leur compatriote, les Flamands ne cherchèrent plus qu'à se venger. Le meilleur moyen était de dénigrer le style de Van Dyck, de le représenter comme un ignorant, un présomptueux, ne sachant même pas manier la brosse; de lui enlever peu à peu des protecteurs qui n'avaient pas encore eu le temps de l'apprécier, et qui se laisseraient bientôt de le défendre. Cette guerre de détail produisit son effet. Le cardinal commença à être ébranlé dans l'estime qu'il portait à Van Dyck; il devint froid, et un jour le jeune artiste comprit qu'il ne devait plus se présenter au palais de Son Eminence.

Abattu par cet échec, il se trouvait dans un de ces découragements qui rendent le génie lui-même incertain de sa direction, lorsqu'un de ses ennemis vint le complimenter ironiquement sans pouvoir réussir à exciter en lui le dépit ni à lui arracher des plaintes sur l'inconstance des protecteurs. Au même instant entra le chevalier Nanni, l'un des hommes les plus distingués de cette époque.

« Mon cher monsieur Van Dyck, dit-il, j'ai appris avec une satisfaction qu'il m'est impossible de dissimuler que vous ne comptez point prolonger votre séjour à Rome.

— En effet, répondit Van Dyck avec un sourire mélancolique, on a travaillé à m'en rendre le séjour difficile. Mais daignez m'expliquer...

— J'ai une mission auprès de vous. Son Altesse le prince Philibert de Savoie, vice-roi de Sicile, désire vous commander plusieurs tableaux pour la décoration de la ville de Palerme. Consentez à accepter ses propositions, et dès demain je vous emmène. »

Van Dyck se tourna vers le compatriote en vieux; celui-ci s'était hâté de sortir.

La gloire avait conduit notre artiste en Sicile; la peste l'en chassa. Enfin, après un assez long séjour en Italie, il se résolut à revenir dans son pays. Mais pour lui le temps de la justice complète n'était pas encore arrivé. Les chanoines de Courtray avaient demandé à Van Dyck un grand tableau pour le maître-autel de leur collégiale. Il fit un Christ attaché sur la croix, et choisit le moment où les bourreaux, après avoir cloué la céleste victime à l'instrument du supplice, l'élèvent pour le planter en terre. L'œuvre achevée, le chapitre accourt.

« Détestable barbouillage! s'écrient les chanoines d'une voix unanime. Nous ne voulons pas de cette informe composition. »

Ils se retirèrent furieux.

Van Dyck, sans s'émouvoir, ordonna aux ouvriers de poser le tableau; puis il s'éloigna. Chaque jour les chanoines se promettaient de faire descendre et brûler le tableau. Mais il arriva que quelques amateurs distingués vinrent à passer par Courtray et qu'ils virent avec admiration le chef-d'œuvre méconnu. Bientôt les récits qu'ils en firent attirèrent la foule des curieux. Les membres du chapitre, un peu honteux, députèrent vers Van Dyck pour lui payer le prix convenu et lui demander deux autres toiles.

« Ce qui m'est dû, répondit-il, je le reçois et de grand cœur; quant à travailler encore pour la collégiale de Courtray, je ne m'en sens plus l'envie. Et d'ailleurs, je vais partir pour la Haye, où Son Altesse le prince d'Orange daigne m'appeler. »

C'était exact : Henri-Frédéric de Nassau lui avait fait témoigner un vif désir d'avoir de sa main son portrait, celui de la princesse son épouse et de ses enfants. A l'imitation du souverain, toute la cour voulut être peinte par Van Dyck.

On doit comprendre aisément qu'il n'avait guère de loisirs. Un jour cependant, il mit à exécution un désir qu'il avait formé depuis longtemps, celui de faire connaissance avec François Hals, célèbre peintre de portraits.

François Hals passait pour un homme fantasque, bizarre. Étranger aux lois de la politesse et aux plaisirs du monde, il trouvait sa plus grande joie à se tenir enfermé chez lui. Parmi les artistes qui florissaient alors à la Haye, lui seul avait évité Van Dyck, toujours recherché pour son caractère aimable et ses manières séduisantes.

Van Dyck se présenta chez François Hals.

« Maître, dit-il, je suis un étranger. Votre réputation est parvenue jusqu'à moi.

— Cela m'étonne, répondit assez brusquement le Hollandais. C'est un honneur auquel je suis loin de prétendre. Et qu'y a-t-il pour votre service? »

— Vous devez le deviner : quand on vient chez un peintre de portraits, c'est pour recourir à son pinceau.

— J'entends. Me payerez-vous bien ?

— A votre souhait.

— En ce cas, mettez-vous dans ce fauteuil. »

Van Dyck se posa; Halls entama le portrait. C'était un homme expéditif; et autant pour se débarrasser de l'élégant visiteur que pour avoir vite gagné son argent, il donna de grands coups de pinceau. La séance fut si bien remplie que le portrait se termina avec elle.

« A merveille, dit Van Dyck. Seulement, voici un raccourci qui me semble un peu forcé. Ces ombres tournent aussi, je crois, trop au violet.

— Diantre! mon gentilhomme, vous parlez presque en artiste. Auriez-vous, par hasard, tâté du pinceau ?

— Précisément. Et même je serais curieux de vous montrer mon savoir-faire.

— Vous!... un amateur!

— Qui sait? Vous ne serez peut-être pas fâché d'avoir accueilli ma proposition; tenez, placez-vous à votre tour dans le fauteuil où vous m'aviez mis; donnez-moi votre palette, et posez tranquillement.

— Comment? Vous voulez me peindre, moi, François Hals ?

— Vous-même.

— Ah! le trait me paraît comique. Peignez si bon vous semble; mais vous n'en payerez pas moins.

— C'est entendu. »

Van Dyck entreprit et acheva le portrait de François Hals avec une rapidité, un entrain dont ce dernier était tout stupéfait.

« Attendez, dit le grand artiste; il faut que je signe maintenant. »

Il prit du vermillon et écrivit son nom.

« O ciel! s'écria François Hals contemplant tour à tour l'œuvre et la signature. Ah! mon maître, quand bien même vous n'eussiez pas écrit ici : *Antoine Van Dyck*, j'eusse bien reconnu la touche d'un homme supérieur. Excusez ce que j'ai pu vous dire de brusque.

— Vous consentez à l'échange ?

— Si j'y consens!...

— Pour moi, François Hals, j'emporte mon portrait. Appelé en Angleterre à la cour de S. M. le roi Charles 1^{er}, je montrerai cette toile aux connaisseurs... Ce sera pour vous un moyen de faire à votre tour le voyage.

— Grand merci, répliqua le Hollandais. Je suis sans ambition. Que me faut-il? mon tabac, ma chope et mon humble atelier. Mais vous, allez à la fortune, mon noble Van Dyck, et surtout tâchez de la bien garder.

IV.

Dans le palais de White-Hall, qui devait être

le théâtre de la mort d'un roi, une cour élégante se pressait autour du souverain.

Ce jour-là, Sa Majesté Charles 1^{er} donnait séance à son peintre favori, à Van Dyck, que des bienfaits sans nombre avaient attaché à son service : logement splendide, commandes multipliées, payements magnifiques. Aussi était-ce avec joie, avec un soin particulier que l'artiste avait entrepris ce beau portrait devenu célèbre, et qui orne aujourd'hui le Louvre.

La reine Marie Henriette ayant près d'elle ses enfants, avait voulu honorer de sa présence le travail de Van Dyck.

C'était un moment de calme, de trêve, au milieu des soucis d'un gouvernement qui était battu en brèche par l'opposition violente du parlement, par le sombre fanatisme des presbytériens écossais.

Charles souriait aux fines saillies de Van Dyck et oubliait ainsi ses peines, lorsque parurent deux hommes graves et importants par leur autorité et leur caractère. C'étaient lord Wentworth (1) et Laud, archevêque de Cantorbéry.

A leur aspect, la reine frémit.

« Encore la politique! s'écria-t-elle, encore les affaires!

— Eh bien, messieurs, demanda le roi, qu'y a-t-il de nouveau? quel motif vous amène ?

— Sire, répondit lord Wentworth, mon gouvernement d'Irlande devient de plus en plus difficile. J'ai su qu'on me noircissait à vos yeux, et je me suis hâté de venir me justifier.

— C'était inutile, dit Charles; personne plus que vous n'a notre confiance. Et vous, mon cher Laud?...

— Sire, répondit ce dernier, nous manquons d'argent.

— Vendez un peu plus cher le droit de bâtir, le droit de convertir en prairies les terres laboureables; élevez le chiffre des amendes.

— Cela augmentera le nombre des mécontents.

— On mettra les turbulents à la raison. A propos, n'a-t-on pas rendu un nouvel arrêt ?

— Oui, sire, de misérables faiseurs de pamphlets, Prynne, Burton et Bastwick viennent d'être condamnés à cinq mille livres sterling d'amende et à la prison perpétuelle.

— C'est bien, dit tranquillement Charles. Mon cher Van Dyck, reprenons la séance. A propos, où en sont vos affaires ? »

Van Dyck salua profondément et répondit tout en faisant manœuvrer son habile pinceau :

« Puisque Votre Majesté daigne m'interroger, je dois confesser que j'ai lieu de me réjouir.

— A la bonne heure! il y a donc un heureux dans mon royaume.

— Les plus grands personnages de la cour, à

(1) Strafford.

l'exemple de leur illustre maître, me demandent chaque jour leur portrait.

— Et comment pouvez-vous suffire à tant de travail?

— Avec un peu de supercherie. On fait pour moi ce que j'ai fait pour Rubens. Je dessine et ébauche la figure; mes élèves principaux, Hannemann, Bertrand Fouchier et Benedetto Castiglioli, continuent et achèvent; puis je donne des retouches qui établissent l'harmonie.

— Bravo! voilà de l'habileté. Mais si vous gagnez tant d'argent, pourquoi vous en reste-t-il si peu?

L'artiste sourit, et pressé de répondre, s'expliqua en ces termes :

« C'est que moi aussi j'ai ma cour.

— Vraiment? Ah! Van Dyck, vous avez tort, je sais ce qu'il en coûte.

— Chez moi il y a table ouverte...

— Alors, combien vous devez avoir d'amis!

— Puis j'ai un orchestre qui joue pendant les

repas. Et enfin j'ai épousé la vertu et la noblesse, mais aussi la pauvreté, dans la fille de milord Ruthwen, comte de Gorre...

— Il est vrai, vous êtes allié à la famille royale d'Écosse!... Voilà bien des honneurs, mon cher Van Dyck; mais tâchez que l'artiste oublie un peu son rôle de prince.

— Sire, je vous remercie de ce bon conseil, et je m'efforcerai de le mettre en pratique. »

V.

Van Dyck oublia le conseil et continua sa vie de prodigalités. Quelques années après, en 1641, jeune encore, il succombait à la phthisie. Tout son bien s'était fondu dans le creuset des alchimistes, comme s'il n'avait pas, lui, le grand artiste, le secret de faire de l'or avec son pinceau!

Triste leçon pour ceux qui abusent des dons immenses que Dieu leur a départis!

ALFRED DES ESSARTS.

LA COMTESSE NADÉJA.

Beaucoup de mouvement se faisait au château de Hautecombe; l'activité joyeuse des domestiques, le nombre des paysans occupés dans le parc, des tapissiers travaillant à transformer en salles de bal les galeries du rez-de-chaussée, tout annonçait l'approche d'une grande fête.

Dans un salon ayant vue sur une pelouse alors couverte de neige, le déjeuner était servi : un essaim de jeunes filles attendait pour se mettre à table l'arrivée des chefs de la famille : c'étaient deux vieillards à peu près du même âge, deux frères que les vicissitudes de la vie n'avaient jamais séparés; vœux tous deux, ils avaient survécu à leurs enfants, et la jeune génération qui s'élevait sous leurs yeux leur rappelait tout ce qu'ils avaient perdu et resserrait encore les liens de leur mutuelle affection. A leur entrée, les jeunes filles se levèrent et échangèrent avec leurs grands parents le baiser du matin, puis l'on se mit joyeusement à table.

Le salon provisoirement adopté pour salle à manger était d'un aspect sévère et n'avait d'autre décoration que deux portraits : l'un représentait un officier; sa physionomie mâle et distinguée, une jambe de bois, la croix qui brillait sur sa poitrine, disaient assez qu'il avait dû parcourir avec honneur la carrière des armes : l'autre portrait était celui d'une jeune dame d'une rare beauté et en grand costume de veuve.

Après le déjeuner, les deux vieillards se mirent à une partie d'échecs, chacun des autres convives se disposa à occuper, selon ses goûts, les

loisirs d'une matinée d'hiver; et il ne resta dans le salon que trois jeunes filles, dont l'une, vêtue d'un élégant négligé, recevait en souriant les attentions d'un jeune homme qu'elle s'efforçait cependant de congédier : « Bon papa, dit-elle enfin, renvoyez donc Gustave; je vais être obligée de me fâcher. — Je pars, chère Nadéja; je n'ai pas oublié que le contrat est pour cinq heures et que j'ai six lieues à faire, mais j'ai un bon cheval. » Après avoir reçu de nouvelles recommandations de son grand-père, le jeune homme quitta l'appartement, sauta lestement en selle et s'éloigna au galop.

« Nadéja, dit une jeune fille, sais-tu que les causeries d'une veille de nocce perdent beaucoup de leur entrain en face de ces graves peintures? cette grande dame en deuil a l'air de s'en formaliser; crois-moi, tournons le dos à tout ce noir attirail que peut-être la belle veuve n'a pas conservé longtemps. »

La jeune fiancée se hâta de poser un doigt sur ses lèvres pour imposer silence à l'indiscrette; mais elle avait été entendue; l'un des deux vieillards lui répondit : « La comtesse Nadéja est veuve depuis vingt-cinq ans; ce deuil elle le porte encore, et sa personne a droit à vos respects. » Ces paroles prononcées lentement et avec sévérité firent une profonde impression sur les trois jeunes filles. Nadéja reprit :

« Bon papa, lorsque vous avez raconté l'histoire de ma marraine, j'étais bien petite et bien peu attentive; mes amies l'ignorent complètement; vous

seriez bien bon de nous raconter encore aujourd'hui des événements qui sont d'un si grand intérêt pour notre famille.

— Bien volontiers, chère enfant, c'est en effet le moyen d'occuper toute cette folle jeunesse si embarrassée de l'emploi de sa matinée, et puisse son étourderie y puiser une utile leçon ! »

Peu de minutes après, tout le gracieux cortège de la jeune fiancée était réuni en demi-cercle devant la cheminée.

« Albert, dit l'un des deux vieillards à son frère, si ma mémoire me sert mal, la tiennne y suppléera.

— Va, mon cher Gaëtan, tes souvenirs sont aussi vifs que les miens, nous ne pouvons rien oublier.

— C'est vrai, il me semble que toutes ces circonstances sont encore récentes; nous en avons parlé tant de fois avec le bon colonel ! ajouta-t-il d'un air pensif, puis il commença ainsi :

En 1815, nous étions, mon frère et moi, officiers du génie, faisant partie tous deux de l'état-major d'une ville frontière. Des lettres de recommandation nous avaient ouvert les meilleures maisons. Nous fûmes présentés chez M. de Revel, conseiller de préfecture, père de deux jeunes filles fort jolies, mais passablement gâtées par leur mère.

Un soir, nous vîmes installé dans la maison du conseiller le colonel Gustave de Revel son frère, de retour de Russie. Il avait avec lui une petite fille d'environ huit ans qu'il avait ramenée de Smolensk, lors de la désastreuse retraite. Elle avait été trouvée presque ensevelie sous la neige, à demi morte de froid et d'inanition. Le brave officier l'avait recueillie, soignée et gardée avec lui; depuis trois ans elle ne le quittait pas, elle l'appelait son père; lui, l'appelait du nom de Nadéja. Les seuls souvenirs que l'enfant eût conservés de ses premières années, c'étaient ceux d'une opulente demeure, de parents qu'elle voyait rarement, d'un incendie dont un vieux serviteur l'avait préservée; puis... plus rien.

M. Gustave de Revel avait conçu un grand attachement pour sa fille adoptive, dont il surveillait l'éducation avec un soin extrême; ayant obtenu un congé illimité pour rétablir sa santé, il se dévoua tout entier à ces devoirs de père qui lui donnaient un bonheur réel.

Un changement de garnison nous fit quitter cette ville; quelques années après, nous retrouvâmes M. de Revel préfet. Ses deux filles, Henriette et Nathalie, étaient dans tout l'éclat de leur beauté. La petite Moscovite nous parut une longue jeune fille peu gracieuse, mais promettant d'être fort jolie. Nous vîmes clairement que sa position dans la maison n'était pas heureuse, on l'y souffrait comme une intruse qui dans la suite absorberait tout ou partie de la fortune de l'oncle Gus-

tave. La jeune Russe, qui sans aucun doute avait déjà ressenti les ennuis de sa situation, en avait contracté une si extrême timidité qu'on pouvait aisément prendre le change et l'attribuer à un défaut d'intelligence.

Deux ans se passèrent, pendant lesquels Nadéja devint d'une beauté remarquable, mais qui perdait son charme par la contenance gauche et embarrassée dont elle avait pris l'habitude.

Un jour, cherchant un livre dans la bibliothèque, mais cachée par un grand paravent qui la dérobaît à la vue, elle entendit malgré elle la conversation suivante, que les demoiselles de la maison avaient avec leur mère.

« Ne faites pas si peu de cas de la Moscovite, jeunes folles, disait madame de Revel, cette petite fille paraît appartenir à une grande famille qui depuis dix années a fait en vain des recherches pour la découvrir. Aujourd'hui ses parents sont morts, un seul a survécu, et nie l'identité de l'orpheline, que votre oncle espère cependant prouver, à l'aide du serviteur qui a sauvé Nadéja de l'incendie. Le colonel part pour Saint-Petersbourg, il va défendre les droits de sa pupille. Dans l'incertitude d'un succès, il a voulu laisser ignorer ces circonstances à Nadéja. Il faut donc, avant qu'elle en soit instruite, changer adroitement de conduite avec elle, car l'avenir peut amener bien des événements. — La pauvre fille fera bien d'avoir de la fortune, répondit Nathalie, car elle est si sotte et si ignorante, que jamais prétendant ne se fût adressé à sa personne pour elle-même. Messieurs de Neuville (c'était nous, mes enfants) ne laissent échapper aucun de ses ridicules, et hier soir nous avions grand-peine à réprimer les éclats de rire dont vous nous grondiez et que leurs plaisanteries excitaient. — Avez-vous remarqué, maman, l'effet que lui produit la musique ? Lorsque je chante, elle ferme les yeux comme quelqu'un qui s'endort. — On n'en pourrait faire autant, reprit sa sœur, lorsqu'elle touche à son piano, on est au supplice; heureusement celui du salon lui est parfaitement inconnu. Enfin, n'importe, nous nous observerons d'avantage, mais ce ne sera pas sans efforts. »

Après leur départ, Nadéja, vivement irritée, sentit naître en elle un désir de vengeance qu'elle n'essaya pas de vaincre. Attribuant avec raison tout le désavantage de sa position à sa malheureuse timidité, elle résolut de la surmonter par un effort énergique, et pour mieux assurer le succès de ses projets, elle les ajourna après le départ de son bienfaiteur, qu'elle ne voulait pas affliger par de telles confidences.

Avant de la quitter, le colonel Gustave lui fit toutes les recommandations indispensables dans une situation dont il commençait à apprécier les difficultés, puis il s'embarqua pour Saint-Petersbourg.

Huit jours après son départ, nous arrivâmes comme de coutume un jour de réception de M. le préfet, il y avait beaucoup de monde; les trois jeunes filles étaient vêtues de mousseline blanche, et coiffées de camélias naturels. Mais, à la surprise générale, Nadéja l'emportait évidemment sur les deux autres par la grâce de son maintien. Dans la soirée, Henriette fut priée de chanter, et pour la première fois Nadéja s'offrit à l'accompagner : « Si tu touches au piano, tu chanteras, lui dit sa malveillante compagne. — Je chanterai, » répondit froidement la jeune Russe. Aussitôt Henriette feignit de s'empresser auprès d'elle, en annonçant qu'elle l'avait décidée à la remplacer cette fois. Un imperceptible sourire glissa sur plusieurs physionomies. Nadéja se leva, traversa le salon en tremblant, se plaça presque défaillante devant le piano; mais en ôtant ses gants, elle surprit notre regard. Il faut l'avouer à notre honte, ce regard était ironique et peu bienveillant. Aussitôt sa pâle figure se colore, son œil étincelle; elle laisse tomber ses doigts sur le clavier, attaquant au hasard un des morceaux les plus difficiles en réputation à cette époque. Elle le chanta avec un talent si remarquable, une énergie si merveilleuse, que l'excès de l'admiration rendit son auditoire stupéfait. Une main vint solliciter la sienne pour la ramener à sa place, c'était celle de mon frère. La démarche de Nadéja, encore timide, avait une grâce parfaite; elle causa avec nous et révéla dans la conversation tous les charmes d'un esprit naturel et parfaitement cultivé que nous n'avions pas même soupçonné.

Grande fut la mortification des deux sœurs, car ce résultat était loin de celui qu'elles s'étaient proposé. Nadéja devint la reine des soirées de la préfecture. Deux mois après, mon frère et moi, nous nous en étions éperdument épris.

Livrée à son ressentiment contre nous, Nadéja poursuivit son dangereux plan de vengeance : trop jeune pour en prévoir les conséquences, n'ayant pas une amie dans le sein de laquelle elle pût déposer ses chagrins et en recevoir de sages conseils, elle d'employa avec une rare adresse tous les moyens de nous plaire, et y réussit malheureusement à tel point, que mon frère et moi, jusqu'alors si tendrement unis, nous devînmes jaloux l'un de l'autre; nous évitions de nous trouver ensemble, car nous ne nous parlions plus qu'avec aigreur, chacun de nous surveillait les démarches de l'autre avec toute l'âpreté de la haine et de l'envie.

La jeune Russe avait borné sa vengeance envers Henriette et Nathalie à les placer dans une infériorité humiliante pour leur orgueil; elles étaient les nièces de son protecteur, et ce titre l'empêchait de faire retomber sur elles toute l'ardeur de son ressentiment.

Six mois s'écoulèrent; les nouvelles du colonel

avaient été fort rares, mais on en attribuait la cause à la lenteur des formalités à remplir, lorsqu'une lettre arriva de Saint-Petersbourg annonçant que le colonel Gustave à la suite d'une affaire d'honneur avait eu la jambe amputée, mais qu'il était convalescent de cette terrible opération, et qu'aussitôt le voyage possible, il reviendrait dans sa famille.

Cette lettre renfermait un ukase de l'empereur qui autorisait Nadéja à porter le titre de comtesse de Petersoff et la mettait en possession de l'immense fortune de ses parents.

L'affreux accident arrivé à son père adoptif frappa la jeune héritière d'une telle douleur, qu'elle se préoccupa fort peu du changement survenu dans sa position. Elle s'abstint de paraître aux réunions jusqu'au retour de son bienfaiteur. Elle se contentait de descendre quelques moments les soirs sans réception, mais sa tristesse ne l'abandonnait pas.

Après neuf mois d'absence, le colonel arriva un soir; le bruit de sa chaise de poste attira tout le monde aux fenêtres. Nadéja s'élança au-devant de lui; nous le vîmes descendre de voiture appuyé sur le bras du fidèle soldat qui depuis quinze ans ne l'avait pas quitté. Il monta l'escalier soutenu par Nadéja éperdue de joie et d'émotion. Entouré, fêté par sa famille, il se plaça dans le salon près de sa fille adoptive, ne se lassant pas d'admirer l'heureux changement survenu dans toute sa personne. Nous présentâmes nos respects à M. Gustave de Revel; électrisée par sa présence, Nadéja fut charmante pour nous, et sembla nous encourager plus que jamais. En vain faisons-nous tous nos efforts pour l'engager à se prononcer, un dédain glacial accueillait aussitôt nos supplications.

Quelques jours après, on se rendit à une fête de village où la famille de Revel avait une charmante propriété. La journée se passa galement. Nadéja déployait une espièglerie tout à fait en opposition avec le sérieux de son caractère, mais dans le but évident de distraire son bienfaiteur. Elle lui avait dérobé sa canne; au moment de la promenade, la cherchant vainement des yeux, il se douta de cette innocente malice, et menaça du doigt la jeune fille. Elle lui répondit en rougissant, mais avec une indéfinissable expression : « C'était afin de vous être indispensable. — Tu comptes donc pour rien la fatigue qui t'en reviendra si tu es mon soutien? — Pour rien? oh! non, pour beaucoup, monsieur; je suis égoïste à ma manière, je voudrais que vous ne pussiez vous passer de moi un seul moment. — Chère petite! que ne suis-je réellement ton père! » Nadéja pâlit, baissa la tête et ne répondit pas.

Le soir, on dansa sur la pelouse; Nadéja fut séduisante pour moi et s'appliqua à désespérer mon frère. Le colonel, qui ne perdait aucun de

ses mouvements, l'attira près de lui : « Lequel des deux, chère enfant ? — Ni l'un ni l'autre, mon père, répondit-elle en riant. — Déjà coquette, jeune fille ! c'est un vilain défaut ; on fait des victimes ou on le devient. Chez toi ce ne peut être sérieux, chère petite ; choisis ; celui que tu aimeras, riche ou pauvre, s'il est digne de toi tu l'épouseras ; mon unique pensée est de te voir heureuse. — Et si je ne veux pas me marier ? » répondit-elle d'un air mutin. — Alors, tant pis, car tu feras comme moi, tu vieilliras sans avoir connu les douces joies d'un bon ménage. » Nadéja leva les yeux sur lui, et lui dit d'une voix tremblante : « Vivre près de vous, n'aimer que vous seul au monde, telle a été mon heureuse existence, telle je veux qu'elle soit toujours, mon affection ne peut se partager. — Mais, mon enfant un mari peut obtenir un autre sentiment également saint, également puissant ; je t'en supplie, fais un choix, je serais si heureux de voir ton avenir fixé par des liens de famille ! — Si votre bonheur en dépend, je cède ; présentez-moi cet époux, je l'accepterai, sans hésiter, mais ce choix sera le vôtre, et non le mien. » En ce moment je m'approchais pour lui offrir la main, elle la saisit avec précipitation, je la conduisis au quadrille ; elle était fort agitée et retenait ses larmes avec effort ; tout son enjouement avait disparu, et je ne pus échanger un seul mot avec elle.

Mon pauvre frère nous observait avec anxiété ; mais après la danse il m'évita avec affectation. On rentra, il se dirigea vers les écuries, et je l'entendis demander son cheval ; je m'approchai : « Quelle est donc cette fantaisie de promenade à minuit ? — C'est afin de ne pas être pour vous un témoin importun, et de vous débarrasser d'une rivalité gênante. — A quoi bon ? tu me gênes peu, répondis-je avec une sorte de fatuité. — Moins encore quand je serai loin. Je vais d'ailleurs demander mon changement, cela vaudra mieux pour notre commune tranquillité. »

Joseph, le domestique du colonel, nous avait entendus. Il quitta ses chevaux et disparut ; je n'y fis aucune attention. « Votre départ subit est une légèreté, Albert, qui peut donner matière à bien des interprétations. Si telle est en effet votre résolution, attendez, à demain, trouvez un prétexte convenable qui puisse vous préserver de tout ridicule. — C'est bien, vous avez peut-être raison, » répliqua-t-il sèchement ; il me tourna le dos et rentra chez lui.

Le vieux serviteur était aussitôt monté chez la comtesse Nadéja, il demanda à la voir à l'instant même. Elle avait reconnu sa voix et accourut en disant : « Mon Dieu, qu'y a-t-il, Joseph ? mon père est-il malade ? — Non, madame la comtesse, c'est de vous seule qu'il s'agit, et c'est très-important. M. Albert de Neuville part cette nuit. — Mais, Joseph, je vous assure que je trouve cela

peu important. — Il part cette nuit, madame ; il quitte son frère, et va demander son changement, afin de s'en séparer pour toujours. — Ah ! c'est mal, mais ce ne sont pas mes affaires, Joseph, répliqua Nadéja en se disposant à quitter le domestique. — Mais, madame, c'est à cause de vous ; tous deux vous aiment, tous deux sont jaloux, ils se haïssent aujourd'hui autant qu'ils se sont aimés : je vous dirai plus, madame, au ton dont ils se parlaient, je crains une querelle, je crains un duel ! » Nadéja tressaillit. « Un duel !... un duel entre deux frères... et à cause de moi ! oh ! malheureuse que je suis ! dit-elle en fondant en larmes ; est-ce déjà ma punition qui commence ? *On fait des victimes ou on le devient*, a dit mon bienfaiteur. Comment faire, mon Dieu ? — Madame la comtesse, agissez promptement pour empêcher une catastrophe : vous savez à quel point je vous suis attaché. Si pour vous épargner un chagrin il fallait tout mon sang, le vieux Joseph serait prêt à le donner ; mais prévenez cette séparation, ce duel peut-être. Mon colonel s'est battu pour votre cause, mais au moins vous en étiez innocente... » Nadéja jeta un cri en le saisissant par le bras. « Joseph ! que dites-vous ?... mon père... mon père s'est battu pour moi !... Oh ! dites, dites toute la vérité ! »

« Oui, madame la comtesse, nous étions à Saint-Pétersbourg, où le procès qui devait décider de votre sort allait se juger. Votre adversaire était puissant ; votre cause était douteuse ; car vous n'aviez pour prouver votre identité que les objets trouvés sur vous, le témoignage du vieux serviteur de votre famille qui vous a sauvée de l'incendie, et qui, blessé gravement dans la fuite, a été contraint à vous abandonner. Ces témoignages, votre adversaire les récusa ; mais le jugement fut prononcé en votre faveur. Le lendemain mon colonel fut provoqué en duel par votre parent, qui l'accusait d'avoir suborné ses témoins. Ils se battirent... l'autre fut tué... mais mon pauvre maître... — Assez, mon Dieu ! dit la jeune fille, hors d'elle-même... je n'ajouterai pas du moins à ses chagrins ! »

Elle descendit aussitôt chez son père adoptif, qui attendait Joseph pour rentrer dans sa chambre à coucher. En la voyant si violemment agitée, le colonel effrayé lui tendit les bras, elle s'y précipita en sanglotant, faisant signe à Joseph de parler. Lorsqu'il se fut expliqué, Nadéja releva la tête : « Mon père, je suis bien coupable, il faut que la réparation de mes torts soit digne de moi, je vais tout vous dire. Mais avant, je vous conjure de faire appeler les messieurs de Neuville devant vous pour demain matin, et d'y envoyer Joseph à l'instant. Le colonel y consentit, et le fidèle domestique s'empressa de transmettre son message.

Restée seule avec son bienfaiteur, Nadéja lui

confia tous les motifs qui l'avaient portée à jouer un rôle si dangereux. Il la blâma doucement ; mais touché de la vivacité de son repentir, il s'efforça de la réconcilier avec elle-même, et l'engagea à aller se reposer afin de bien méditer ce qu'elle avait à décider pour l'entrevue du lendemain.

A huit heures du matin, Joseph nous introduisit chez le colonel. Nadéja était assise auprès de son père adoptif. Elle lui serra la main, et se levant avec une dignité modeste : « Messieurs de Neuville, nous dit-elle, j'ai un devoir à remplir auquel ma position de jeune fille ne peut même me soustraire, car c'est une expiation devenue indispensable. Alors elle nous rappela d'abord l'époque où, livrée aux sarcasmes et au ridicule dans le salon de madame de Revel, personne ne la protégeait, puis la conversation qu'elle avait entendue dans la bibliothèque. « J'ai pris conseil de mon orgueil humilié, messieurs, et cet orgueil m'a conduite plus loin que je ne le prévoyais, puisque tous deux vous m'avez aimée, et que moi, messieurs, je ne vous aimais pas. J'ai dix-huit ans, trop peu d'expérience pour comprendre le danger des passions. J'ai pu chercher à vous plaire, mais loin de moi la pensée de vous rendre malheureux ! Si en ce moment le sentiment de cette faute me donne le courage de vous adresser des excuses, soyez, vous, assez généreux pour apprécier ma démarche, en me donnant comme consolation le bonheur de vous avoir réconciliés. »

Nos mains se cherchaient et se rencontrèrent pendant cette explication ; et les derniers mots n'étaient pas prononcés, que nous nous embrassâmes en pleurant comme des enfants.

Le colonel joignit nos mains et nous les serra en nous congédiant. Nadéja s'éloigna, toujours calme et digne, mais il y avait en dans ses paroles une telle expression de modestie et de bonté, que nous restâmes pénétrés d'admiration pour cet acte de loyauté.

Cette secousse avait été trop violente pour l'organisation de la jeune comtesse, une fièvre cérébrale se déclara. Le colonel, désespéré, ne quitta pas le chevet de Nadéja, et pendant vingt jours il éprouva les anxiétés les plus douloureuses. Un jour elle sembla recueillir ses souvenirs, et saisissant la main de son père adoptif, elle la porta à ses lèvres. — « Vous avez bien souffert par moi et pour moi, mon bon père !... » Il la conjura de ne point parler : « Je le veux, répondit-elle avec impatience, il faut que je vous explique mes dernières volontés, je sais que vous les exécuterez. Partagez ma fortune entre les messieurs de Neuville, et trouvez le moyen de la leur faire accepter sans blesser leur délicatesse. La pensée d'assurer leur bonheur me fait du bien... Si Henriette et Nathalie... Non, je ne veux pas prescrire... c'est

seulement un rêve que j'aurais aimé à voir se réaliser... — Mais tu vivras, chère enfant, Dieu ne m'enlèvera pas l'espoir de mes vieux jours, tu vivras pour être chérie de tous ceux qui te connaissent — Vous suis-je à ce point nécessaire, mon bon père ? alors que j'aimerais la vie, mais pour vous la consacrer, et vous entourer de soins et d'affection !... » Vaincue par les supplications du colonel, elle ferma les yeux et se tut. Bientôt une crise heureuse se déclara, et chaque jour la jeune malade reprit de nouvelles forces, et quoique lentement, la santé lui revint. Alors elle supplia son père d'exécuter la mission qu'elle lui avait confiée, d'assurer notre fortune. Il s'en acquitta avec toutes les convenances possibles ; mais nous refusâmes.

Le colonel réussit mieux quant au mariage avec ses deux nièces. Nadéja leur assigna une riche dot ; dans les circonstances où les événements nous avaient placés, nous devions également nous abstenir de l'accepter.

Le double mariage eut lieu aussitôt qu'elle fut en état d'y assister. Après la célébration, elle vint s'asseoir auprès du colonel, ici même, dans ce salon, entouré de toute la famille et des nombreux invités. « Je suis heureuse de leur bonheur, disait-elle, cela me réconcilie avec moi-même. — Mais toi, chère enfant, lui répondit son père adoptif, ne me donneras-tu pas aussi la joie de te voir mariée selon ton cœur ? — Moi, mon père, j'ai une tache dans ma vie, et ne l'apporterai pas en dot à un honnête homme. — Ne te calomnie pas ma fille, quand tout le monde t'absout ; tu as agi avec l'étourderie d'une enfant, qu'aucun conseil d'expérience et de sagesse n'est venu éclairer. Les événements se sont pressés contre ta volonté, mais tu as réparé noblement ta faute. N'est-il donc personne au milieu de cette brillante jeunesse qui puisse plaire à ma Nadéja ? — Non, mon bon père, tout ce qu'il y a en moi de facultés aimantes est concentré dans ma tendresse pour vous. Il me semble que je n'aimerais pas autant un mari. — Nadéja ! taisez vous, reprit le colonel vivement ému, il y a en vous tous les éléments d'une femme tendre et dévouée ; je le sais, moi, je connais votre cœur mieux que vous, je vous dis que vous seriez un trésor de bonheur pour celui que vous aimeriez. — Mais, répondit Nadéja d'une voix tremblante, si... si je n'en étais pas aimée ? — Toi ! ma Nadéja, toi ! ne pas être aimée ! mais si je n'eusse été ton père, une épouse comme toi eût été le rêve de toute ma vie, tu seras la meilleure des femmes.

— Je serais du moins la plus dévouée pour un homme que j'estimerai et que je chérirai... comme vous ! » dit la jeune fille d'une voix légèrement altérée.

Le colonel la regarda... il n'osait comprendre.

Nadéja pâlit, puis rougit, puis pâlit encore; cependant, en devinant l'hésitation de son protecteur, elle attachait sur lui un regard timide... et, tout à coup, lui saisissant la main avec l'élan d'un enfant qui demande un mot de tendresse à sa mère :

« Vous avez été le soutien de mon enfance... dit-elle enfin d'une voix attendrie; donnez-moi le droit de vous consacrer mes jours!... »

Ce fut une touchante union que celle de la jeune fille, riche et belle, avec son généreux protecteur. Pendant dix années que vécut encore le colonel Gustave, jamais bonheur n'égalait le sien; Nadéja adorait son mari, c'était pour la jeune femme une sorte de culte; elle ne souffrait jamais qu'un autre bras que le sien soutint les pas du brave invalide. Attentive à deviner dans son regard un désir, une intention, la comtesse Nadéja fut un modèle de tendresse et de dévouement. Depuis la mort du colonel, sa veuve n'a quitté ni l'appartement qu'ils avaient habité ensemble, ni la sévérité du deuil qu'elle s'était imposé.

Pendant ce récit tout le jeune auditoire avait souvent tourné les regards vers le portrait de la

comtesse Nadéja, avec le sentiment d'une respectueuse admiration, et son impatience était grande de voir arriver le jeune fiancé, parti pour ramener la comtesse. Bientôt le bruit des boîtes et des coups de fusil annonça que sa voiture était en vue. Toute la famille, ainsi que les jeunes compagnes de la mariée, courut au-devant des voyageurs, et entourait la voiture arrêtée devant le perron. Le jeune Gustave en descendit, donnant la main à une dame d'environ cinquante ans, dont la figure encore remarquablement belle avait un charme inexprimable. Escortée des deux fiancés et de leur gracieux cortège d'honneur, elle monta le grand escalier du salon rouge, précédée par les deux vieillards, qui, avec un respectueux empressement, la placèrent en face des deux portraits; elle contempla pendant quelques minutes celui de son mari avec une douce mélancolie. Après la signature du contrat, elle prit les deux jeunes fiancés et les ramenant devant le portrait du colonel, elle joignit leurs mains et les bénit en murmurant : « *Gustave est-tu content ?* »

L. PRUS.

LES MÉSAVENTURES DE MATHURIN L'AMBITIEUX.

CONTE DU BON VIEUX TEMPS.

I.

C'est un vieux dicton que la Touraine fut toujours le jardin de la France. Durant ce bon moyen âge, elle était bien plus le vrai lieu de plaisance de la féodalité. Nulle part on ne rencontrait d'aussi riantes châtelainies, d'aussi riches monastères. Les gros bourgeois y avaient tîef, et les autres y faisaient en grande sécurité leur petit commerce d'écus. Quant aux serfs, ils ne l'étaient que de nom. On y vivait vraiment mieux et plus longtemps qu'ailleurs, et l'on y mourait plus doucement. Bénigne influence des cieux, richesse du sol, harmonie de la nature, les Tourangeaux avaient tout; et pour mirer leur vie facile, ils avaient encore le cristal du plus paresseux et du plus coquet des fleuves, de cette Loire dont chaque flot est un sourire.

A cette heureuse époque, Langeais-sur-Loire n'était certes pas un village, c'était bel et bien un bourg, qui formait à lui tout seul un petit État dans l'État. Un bailli royal y cumulait l'autorité administrative et judiciaire. Le pouvoir exécutif y était représenté par un sergent. Le bailli avait un ami, ce qui n'est nullement incompatible avec la dignité d'un juge. Cet ami se montrait pourtant fort honoré de l'amitié du bailli; car Jean Migeot n'était lui-même qu'un bourgeois, un roturier. Son

nom en faisait preuve. Au reste, il possédait beaucoup de sous d'or et une fille jolie. Sa maison, spacieuse et bien entourée d'arbres, ressemblait un peu moins à une ferme qu'à un manoir. Le baron de Bourgueil, seigneur du canton voisin, avait accoutumé de dire en riant qu'il se contenterait bien d'une pareille demeure. Et vraiment il l'aurait pu sans déroger. C'était un des bons pères bénédictins de Bourgueil qui avait dessiné le plan de la maison. L'intérieur était digne de l'architecte. On y remarquait un parloir tout boisé en chêne, avec une cheminée si haute, qu'un chevalier casqué et botté y fût entré (sans son cheval toutefois), et qu'il y aurait eu place à l'entour pour toutes les générations des Migeot pendant un siècle. Mais le véritable lustre de la maison, c'était sa propriété. On se mirait dans les pieds des tables, dans les colonnes des lits, dans les moulures des bahuts. Marguerite Migeot, bien que jolie femme, était la meilleure ménagère de l'endroit.

Avez-vous quelquefois ouvert un missel, et contemplé parmi les enluminures ces gracieuses et candides figures de saintes qui se détachent du fond d'or? Marguerite y ressemblait. Les jours de la semaine elle avait beau s'envelopper d'un surcot sans ornements, et couvrir sa tête mignonne d'un simple béguin de drap gris, elle n'en

avait pas moins, suivant le bailli, une mine à croquer. Le bailli s'y connaissait. Par contraste, il avait, lui, huit filles toutes plus laides l'une que l'autre.

Le dimanche, Marguerite sortait du coffre ses habits serrés; elle chaussait ses souliers plats, et s'en allait à la messe, aussi légère qu'une hirondelle, portant sur le bras, comme précaution contre la pluie, son aumusse brodée (petit manteau court). Blonde comme les grands blés, elle avait toujours soin de tresser ses longs cheveux et d'y mêler des fleurs. Après l'office elle promenait par le bourg son petit air simple et curieux; et si quelque complimenteur lui disait qu'elle était jolie, elle répondait d'une voix doucement satisfaite : « C'est Dieu qui l'a voulu... il était le maître. »

Le bonhomme Migeot aimait extrêmement ses écus et sa qualité de bourgeois; mais il aimait mieux sa fille et s'en disait aussi fier. Pourtant les écus comptaient dans ce temps-là comme aujourd'hui, et ce n'était pas un mince honneur que celui de la bourgeoisie, depuis qu'un roi de Navarre, Charles le Mauvais, s'était fait recevoir bourgeois de Picardie. Savez-vous bien qu'un bourgeois de campagne comme maître Migeot n'était justiciable que du roi et de ses officiers? Toutes les juridictions seigneuriales y perdaient leurs droits : dignité vraie, solides avantages! Aussi ce dimanche de Pâques fleuries, à l'assemblée qui se tenait après les vêpres chez Jean Migeot, fallait-il voir comment tous les notables de Langets savaient garder leur quant à soi. Il y avait là le messier du village, maître Bénédicte le bédau, maître Guillaume le boucher, maître Jehannot le marchand d'épices. Mais de tous ces bourgeois, le seul et vrai bourgeois, suivant du moins l'opinion commune, c'était maître Migeot. Tandis que les autres devaient veiller, seul il était libre de dormir; s'il dédaignait de conduire ses charrues, il avait des valets, et ses bœufs d'ailleurs tiraient d'eux-mêmes. Seul, enfin, il réalisait le dicton d'alors : *Il peut bien ne pas travailler, il est bourgeois.*

Cette gravité, pour tout dire, avait un certain air d'enterrement. Heureusement, la jeunesse était là pour égayer un coin du tableau. Les enfants babillaient, tandis que discutaient les pères. Au reste, l'assemblée n'était pas complète : de tous ses invités, maître Migeot attendait le plus important, le bailli; il parut enfin, flanqué de son sergent, escorté de ses huit filles. Toutes elles portaient la coiffure des damoiselles, le *hérim*, c'est-à-dire une grande corne blanche, d'où pendait jusqu'aux talons une écharpe de même couleur. Les ondoiements de cette écharpe seyaient aux femmes gracieuses, mais faisaient ressembler les très-disgracieuses héritières du bailli à certains volatiles de basse-cour, que la courtoisie nous défend de nommer. Enfin, derrière les da-

moiselles, venait le fils du sergent d'armes, le très-jeune, très-inconsidéré, très-docte pourtant et très-ambitieux Mathurin.

Mathurin était le fiancé de Marguerite. C'était un grand garçon aux allures incertaines, dont les jambes et les bras s'étaient allongés au détriment du reste du corps. Il aurait suffi de son geste précipité pour donner l'idée du télégraphe à un siècle plus inventif. La toute petite tête qui surmontait ce corps rachetait un peu la laideur du reste. Mathurin avait des traits assez réguliers; mais son regard semblait errer sans voir. Le pauvre diable n'avait pas l'esprit mieux équilibré que le corps. Il n'avait guère profité de la logique qu'il avait apprise aux écoles de Tours. Nul ne se serait douté que par-dessus cette logique il savait encore l'ontologie, la psychologie, la démonologie et même le latin. Bientôt las du métier de clerc, il ne voulait plus être que soldat, afin de devenir chevalier. La faiblesse de son père le sergent le laissait déjà trancher du gentilhomme. Il avait quitté la soutanelle pour s'affubler du justaucorps et de chausses mi-partie rouges et vertes, et volontiers il aurait porté une hachette à la ceinture comme les gens du beau monde. Les damoiselles du bailli se plaisaient à louer tant d'élégance, tandis que Marguerite s'affligeait. Mathurin ne manquait pourtant pas de lui dévoiler les plans que formait sérieusement son ambition. Le moindre était de se faire seigneur. Il irait à la guerre, à la chasse, aux tournois, aux cours plénières... « Où, disait Marguerite, prendrez-vous le temps d'aimer votre femme? » Alors il cherchait à la persuader en flattant sa coquetterie. « Vous aurez, disait-il, des robes de toile perse et des chemises de lin, une ceinture à clous d'or et des plumes; vous aurez une toilette garnie de tapis de Lorraine, avec des cosmétiques et du musc; vous aurez... — Je n'aurai pas plus de bonheur, » répondait-elle.

II.

Maître Migeot avait fait apporter des sièges devant la maison sur le bord de la route. Ses hôtes s'y étaient à peine assis, qu'ils aperçurent un inconnu qui venait à eux.

C'était un vieil homme qui marchait à la façon des sauterelles. On crut qu'il s'était brisé l'échine après sa première révérence; mais il en fit aussitôt une seconde afin de rassurer l'assemblée; puis il se mit en position, la jambe droite en avant, tout prêt à entrer en danse. Une douleur subite qu'il ressentit au pied l'arrêta tout court. Le pauvre homme fit une assez laide grimace, et s'écria d'une voix lamentable... « Plus de flexibilité, plus de vigueur; hélas! je ne suis donc que du bois mort... J'ai eu mon temps, reprit-il; j'étais maître

à danser du duc Philippe I^{er} de Bourgogne, le quatrième fils du bon roi Jean... Quel art que la danse! et qui voudrait lui comparer la musique? Peut-on y acquérir la même habileté? Est-on maître de son gosier comme de son jarret? Art léger, dit-on! Et ne savons-nous point varier nos pas, suivant le rang et la condition de chacun de nos disciples? N'est-ce point du génie que de réussir à faire danser un magistrat en robe, un roi couronné en tête, sans qu'ils compromettent leur dignité? La danse un art futile! Eh! n'est-elle pas dans la nature? Elle est le premier mouvement de la joie, le signe de l'enthousiasme; l'enfant danse devant un drageoir, l'artiste devant son œuvre, l'avare devant son coffre. On dansait au triomphe des généraux romains; le saint roi David a dansé devant l'arche. Non, ce n'est pas un métier que fait le maître à danser, c'est une mission qu'il poursuit. Aussi le roi le traite d'égal à égal. Nous faisons partie des cours; à la chevauchée royale nous marchons derrière les fous. Dans les fêtes nous nous mêlons à ces nobles dames à qui nous avons fait faire le premier pas. C'est ainsi que moi j'ai tenu la main de princesses du sang, Ah! les cours! j'en ai vu deux; celle du roi Jean et de notre seigneur Charles VI. Je ne parle pas de Charles V. Ce n'était point un roi, il n'a jamais su danser. Point de fêtes avec lui; il se couchait à la nuit, afin de se lever avec le jour, qu'il passait, ainsi qu'un scribe, au milieu des parchemins, à travailler pour ses sujets, comme s'ils ne travaillaient pas assez par eux-mêmes. Il dépensait trente livres par jour pour ses menus plaisirs, moins qu'un écuyer de bonne maison. Le sage roi Charles, croyez-moi, n'a fait qu'une chose sage, il a interdit les souliers à la poulaine, qui gênent pour danser. »

Sur cette dernière boutade il s'éloigna fièrement, sans retourner une seule fois la tête. Tout le monde riait de bon cœur, le bailli lui-même. Mathurin seul était pensif. « C'est un bon métier, quel qu'il soit, murmurait-il, que celui qui donne entrée chez le roi. » Marguerite l'interrogea doucement sur son silence; et l'élève des maîtres de Tours eût été bien embarrassé de trouver une réponse dans tout son latin. Par bonheur, un nouvel incident le tira d'embarras. Le galop de deux chevaux résonnait depuis quelques minutes en se rapprochant toujours; et l'assemblée aperçut au coude de la route deux cavaliers. Les chevaux étaient rendus, les cavaliers bien las. Celui qui marchait en avant, tout bardé de fer, et casque en tête, était un chevalier. Sa visière était relevée; mais son œil droit était caché sous un bandeau noir. Il portait à chaque bras une longue chaîne d'argent terminée par un cœur d'or. Il s'arrêta devant la maison de maître Jean, et s'inclinait déjà pour saluer les dames, mais il se releva tout à coup... Un coup d'œil

plus attentif l'avait instruit de la qualité des gens à qui il avait affaire. « Ce sont des vilains, » dit-il dédaigneusement à son écuyer, et il piqua des deux. L'écuyer, moins fier, s'avança vers maître Migeot, et lui demanda quelques rafraîchissements. « Quel métier! dit-il après s'être désaltéré, quel métier de servir un chevalier errant! Mon maître a fait vœu de ne voir que du côté gauche, et de ne manger que du côté droit, jusqu'à l'accomplissement de son entreprise. Hélas! que l'entreprise est longue! Mon maître aura promis aussi de ne point prendre de repos, et sans me consulter il m'aura mis de moitié dans ce dernier vœu. Le jeune roi lui-même a sollicité mon pauvre seigneur à cette entreprise au dernier tournoi de Paris. Ah! Charles VI ne ressemble guère à son père le Sage. »

Il se remit tristement en selle, et tandis que les gens sensés le plaignaient, les damoiselles du bailli s'exaltaient sur le généreux caractère du beau chevalier. Marguerite fit remarquer timidement qu'il était fort laid et qu'il avait dépassé la jeunesse. C'était la voix du bon sens; on ne l'écouta point; les baillives haussèrent les épaules, et Mathurin répéta : « C'est une belle entreprise que celle que conseille le roi. » Pendant le reste du jour, ces deux rencontres bizarres servirent de texte aux joyeux commentaires des bourgeois de Langets; ce n'est pas à dire que les bourgeoises n'y prirent point de part. Cependant maître Migeot n'était encore qu'à demi satisfait de l'hospitalité qu'il avait offerte. Selon lui, l'objet principal de la fête restait à remplir, et tel était sans doute l'avis de plusieurs invités. L'annonce du repas que fit une servante ne parut du moins déplaire à personne.

Toute fête est ainsi couronnée, le sacre même des rois et le triomphe des poètes, par un festin. L'estomac de l'homme est faible contre la joie, à moins que le satisfaisant ne soit pour l'homme une joie de plus. Le croiriez-vous? l'historien d'un peuple ennemi de la France a dit que si l'on recherchait la patrie de chacun des péchés capitaux, on trouverait que la gourmandise est née sur le sol français, dans la Touraine. Calomnie pure. Il se dépensa plus de gaieté au repas de maître Migeot qu'il ne se consumma de mets et d'entremets. Au dessert, préparé tout entier par les soins de Marguerite, maître Jean s'égaya jusqu'à donner lui-même l'exemple de la chanson, et chanter (retour inattendu!) les refrains de sa jeunesse. Peu s'en fallut que le sergent n'entonnât un chant de guerre. Les damoiselles du bailli soupirèrent un virelay en s'accompagnant de la guitare; et Marguerite chanta une ronde franche et joyeuse, sans accompagnement vraiment, et de sa seule voix, pure comme la voix du ruisseau qui bondit à travers le pré. L'assemblée but d'enthousiasme à la santé de la jeune

ménagère. Qu'importait que ce ne fût point dans des coupes d'argent, mais dans des verres? Fi des flacons d'or pour enfermer le vin! Il n'est point de joyeux convive qui ne préfère la bonne et large panse des pintes et des brocs.

Ce ne fut point sans s'être juré chaudement amitié que les convives se séparèrent. Chacun reprit sa route. Le bailli suivit celle du bailliage avec sa féminine escorte. Le sergent s'en alla le long de la Loire, avec son fils qui rêvait. Tandis que le belliqueux bonhomme arpentait le sol d'un pas de circonstance, étalant avec orgueil l'écu fleurdélisé qu'il portait sur sa poitrine en sa qualité de chevalier ès lois, Mathurin cheminait tête basse, les bras inoccupés. Évidemment il pensait, ce que son père heureusement ne vit pas, l'inquiétude l'aurait saisi. Lorsque tous deux furent au logis, le sergent s'assit sur un banc dans son jardin et ferma doucement les yeux. Cette somnolence, bien permise après un bon dîner, se changea peu à peu en un profond sommeil. Mathurin entra dans la maison. Bientôt il en sortit, chaussé de housseaux de voyage, un paquet assez léger sous le bras, un bâton à la main.

Il contempla son père un instant, l'embrassa sans mot dire, essuya avec colère une larme indiscreète qui coulait le long de sa joue, et se mit en route du pas d'un homme qui va chercher fortune... Quand le sergent s'éveilla, il songea d'abord à souper. Mathurin étant absent, il soupa seul et se rendormit. Mais le lendemain, lorsqu'il ne vit point reparaitre son fils, lorsque, après une journée d'anxiétés, il s'aperçut que le soleil s'abaissait derrière les collines et que la nuit tomba, alors il pleura bien amèrement, le pauvre père. Tout Langets pleura, de concert avec lui. Ce fut un grand émoi dans toutes les familles.

III.

Que manqua-t-il à Mathurin pour être un héros? Le succès. Alexandre eut-il plus d'héroïsme quand, de sa Macédoine, il partit pour conquérir la Perse? Cela est douteux. L'horizon s'agrandissait devant le jeune Tourangeau à mesure qu'il avançait. Auprès des édifices qu'il bâtissait dans son esprit, Babel n'était rien, ni pour la grandeur, ni pour la confusion. Les rencontres de la journée se retraçaient à lui comme une indication de ce qu'il devait faire. Son ambition avait, il est vrai, des hauts et des bas. Il se voyait tour à tour maître à danser du dauphin et connétable. Il marchait, il courait plutôt, livré à ses pensées, quand le bruit d'une voix humaine parvint à son oreille. Sur le côté de la route, couché languissamment sur un talus qui bordait les champs, il aperçut... qui?... La déesse Fortune ou le dieu Plutus, un magicien ou une fée, la reine ou le roi? Non; le vieux maître à danser, que la

lassitude clouait en cet endroit, et qui gémissait sur la vieillesse; car les danseurs, comme les cigales, n'amassent guère pour l'avenir, ou n'amassent que des rhumatismes. Un trait de lumière traversa le cerveau de notre voyageur. « Voici l'occasion, » se dit-il; et, s'approchant du vieillard, il lui fit de sa voix la plus humble, l'offre de sa personne, de sa docilité présente et de ses grâces à venir. Le fils de Terpsichore sourit aux premiers mots... « Jeune insensé! répondit-il, ne savez-vous pas qu'on nait danseur comme on nait poète? Pour la danse, il est besoin d'une harmonie du corps, comme d'une harmonie de l'âme pour la poésie... Allez à la source prochaine et contemplez-vous, si vous avez du courage... Allez, et cherchez la fortune par de moins nobles moyens, Terpsichore ne vous a point élu. »

Ce n'était pas que Mathurin crût être beau; mais le plus laid des deux sexes a son amour-propre; et notre héros entendant le murmure d'une source, se garda prudemment d'aller s'y mirer. Du reste, il se consola de cette première déconvenue; car, s'il avait songé jamais à s'élever par le pas simple ou redoublé, ce n'avait été qu'une concession que son ambition faisait à la difficulté des temps. — A peine avait-il recommencé sa route, qu'il vit deux coursiers de guerre paissant en liberté l'orge d'un champ voisin. Non loin des fideles animaux, à l'ombre d'un grand arbre, reposaient le chevalier errant et son écuyer. Le chevalier ne dormait pas : il rêvait tout éveillé, de quelque chose qui pouvait bien n'être pas son entreprise. Croyant son écuyer profondément endormi, il avait tout doucement retiré son bandeau et débarrassé son bras de la chaîne d'argent, symbole de son vœu. Mathurin, qui n'était plus qu'à quelques pas, préparait un discours que ses maîtres des écoles de Tours n'auraient pas désavoué. Devenir le second écuyer du noble homme, cela ne lui semblait pas une demande trop haute. Tout à coup le chevalier leva les yeux. A la vue de cet intrus, qui le surprenait en ce déshabillé peu chevaleresque, la colère le saisit; il étendit la main vers sa redoutable épée. — Mathurin, adieu l'espérance! adieu les demandes! adieu l'audace! Cette fois, le Tourangeau comprit que tout est pour le mieux dans notre machine, et qu'il n'y est pas un défaut qui n'ait à l'occasion son avantage. Ces jambes, objet des moqueries du maître à danser et des filles du village, combien il sut les apprécier et les bénir quand elles l'eurent mis hors de la portée du chevalier furieux!

Évidemment le bon génie de Mathurin avait refusé de l'accompagner. Le jeune homme cheminait tristement vers Tours, dont il n'était plus guère qu'à une lieue. Que faire? que devenir? Retourner sur ses pas? son père et maître Migeot avaient dû le maudire; Marguerite ne l'aimait plus. Tout à coup il vit venir à lui un homme dont

l'abord n'avait rien de rassurant. Une démarche de bête fauve, un visage d'oiseau de proie, une laideur basse et farouche, un costume tout noir ! Mathurin reconnut un collecteur d'impôts en tournée. Le hideux personnage flaira quelque malheur pesant sur ce jeune homme, et résolut d'en profiter. Avec un air de pitié, que Mathurin n'avait jamais remarqué sur la face de ses pareils, il s'approcha et entama la conversation... « Il a les bras longs, murmurait-il en souriant de son sourire farouche, après avoir écouté la confidence du fugitif, c'est ce qu'il me faut. » Et bien vite il eut persuadé à Mathurin de le suivre pour faire fortune. La première besogne qu'il lui confia fut de faire murer la porte d'une pauvre maison où l'on n'avait pu payer la taille. La chose terminée, il avoua à son nouvel élève que ces malheureux avaient payé, mais perdu la quittance, et se félicita d'avoir empoché la somme. Mathurin, qui avait plus de cœur que d'esprit, ne dormit pas sous son toit, il s'enfuit le soir même ; et trouvant encore trois écus au fond de son escarcelle, il jura d'aller à Paris.

IV.

Il traversa Tours, la bonne ville ecclésiastique, la Rome française, Amboise l'imprenable, Blois la riante, Beaugency et ses vignobles, la populeuse cité d'Orléans, Etampes et la rivière d'Essone, Montlhéry, l'aire féodale dont les ruines menaçaient encore. Bientôt il distingua Paris, élevant dans l'air ses tours et ses flèches, et le nuage de fumée qui tourbillonnait au-dessus. Il entra dans la ville. Partout des palais, des hôtels, de grandes maisons et de grands jardins, trop souvent à côté, les ruelles tortueuses où se traînait la vie des pauvres. Ici, l'hôtel des Tournelles, l'hôtel royal de Saint-Paul, le palais et la Bastille Saint-Antoine, le pouvoir, la justice et la force. Là, les mille églises : Notre-Dame, la mystique cathédrale, Saint-Jacques la Boucherie, Saint-Jean, Saint-Paul, la paroisse des bouchers, des gros bourgeois, des pauvres gens du peuple et de la cour. Ce qui étonnait surtout notre Tourangeau, c'était ce grand mouvement, cette marée toujours montante du peuple, et ces costumes divers qui distinguaient les différents métiers. Sur la rive gauche, où régnait l'université, ce n'étaient que robes noires et barrettes, que défroques de savants. Les bonnes robes fourrées et les chaperons dominaient sur la rive droite et faisaient reconnaître les bourgeois ; le costume des seigneurs et de la cour était un composé de toutes les extravagances. Le pauvre roi Charles VI devenait fol, et la cour d'ordinaire ressemble au roi. Mathurin admirait les riches boutiques. On ne voyait partout à vendre qu'orfèvreries et soieries, c'étaient des guirlandes de bijoux, des piles d'aumusses, de chaperons, de bottines et de robes brodées, ce qui aurait pu

prouver à un homme plus sage que notre héros qu'on s'occupait de frivolités à Paris, et que dès ce temps-là, bien des gens s'y habillaient au-dessus de leur état. Mathurin s'était logé provisoirement rue Pavée, où descendaient à Paris les étrangers de petite bourse. L'inquiétude logeait avec lui. De ses trois écus il ne restait pas un denier vaillant. Son escarcelle lui semblait avoir un fond élastique, qui, depuis qu'elle était vide, s'était allongé du double. Il s'exhortait lui-même à la patience... Le roi ne pouvait ignorer longtemps qu'il était à Paris. — Un jour qu'il s'en allait assez tristement le long des halles, il aperçut venir un grand cortège. Un chevalier marchait en tête, une immense file de blancs tabliers le suivait. C'étaient les cuisines du roi ; d'abord le *maître queux*, qui était noble, puis les cuisiniers, les portagers, les pannetiers, les valets tranchants, valets de nappe, valets de toute espèce et de tout emploi ; enfin, par derrière, les tourne-broches et les *galopins*. Ils emportaient le menu du repas de la cour, sur lequel le bourg de Langets aurait vécu toute une semaine. Mathurin suivait cette étrange procession, un peu par curiosité, un peu par convoitise, quand le chef des tourne-broches, qui souffrait de voir cet habit de village faire disparate au milieu de la blanche cohorte, et qui devinait sans doute tout ce qui se passait dans l'âme de Mathurin, l'aborda, et lui offrit, à demi-mot, un tablier et une place à ses côtés dans les cuisines du roi. Est-il besoin de dire qu'à cette offre tout le sang des sergents ses ancêtres se souleva dans le cœur de notre héros ? Il répondit comme il devait le faire.

Oui, son intention était bien d'entrer à la cour ; mais il y prétendait être écuyer, page pour le moins. Malheureusement un rire universel accueillit cette fière réponse. Mathurin apprit que pour être page il fallait être fils de seigneur. On le hua, on le moqua : la gent encuisinée s'en donna de tout son cœur ; et le pauvre Mathurin ne s'esquiva pas aisément.

La fortune est une raillerie. De toutes les entrées de l'hôtel royal, une seule s'était ouverte devant Mathurin : c'était la porte des cuisines. Mathurin tournant la broche pour avoir droit à la chose embrochée ! L'hôte de la rue Pavée laissait voir une mine d'hôte qui faisait peu crédit. Triste spectacle et mauvais présage ! Chaque matin le Tourangeau se dirigeait vers l'hôtel Saint-Paul. Là, il passait des heures entières à contempler la noble demeure. Vingt ans après, il vous aurait dit la place exacte de toutes les figures gothiques sculptées sur la façade et qui grimaçaient au nez des sujets du roi. Que de démarches et de rêves inutiles ! Mathurin ne faisait vraiment aucune impression. La plus petite suivante de la plus petite princesse de la cour n'apparaissait point à la plus petite croisée. En un seul endroit du palais on

l'avait remarqué pour sa grande taille : c'était au pavillon des sergents d'armes du roi ; l'imprudent ne s'en doutait pas. Un après-dîner (que nos lectrices nous fassent grâce pour ce mot inexact : l'après-dîner n'existait plus pour notre ami), un après-dîner donc, il continuait sa promenade devant la royale maison avec cette sorte de rage impuissante que nous voyons aulion qui tourne dans sa cage. Désespoir de sortir chez celui-ci, désespoir d'entrer chez celui-là, le sentiment était le même à peu de chose près, et il établissait, nous le croyons, la seule ressemblance qui jamais ait existé entre le roi des forêts et notre héros.

Mathurin allait, il venait, il pleurait et s'irritait en son cœur. Ce n'était pas que le pauvre enfant se fût jamais connu lui-même. L'orgueil et l'ambition ne l'auraient pas approché. Mais au calme ou à l'agitation de sa conscience il savait distinguer s'il faisait bien ou mal. — Que cette conscience était importune depuis qu'il avait quitté son père et sa fiancée ! Dangereuse chose que l'ambition, qui dans les grandes natures est la force et la vertu, et qui dans les autres est un vice ; car, là où l'impuissance l'accompagne, l'ambition devient de l'envie.

Mathurin n'était plus éloigné de croire que le roi n'était qu'un tyran, ou du moins un fort méchant seigneur. — Eh quoi ! son palais s'ouvrait devant tout ce qui portait la dague ou l'écu, aux nobles, à leurs varlets, à ces mille damoiseaux empanachés et brodés ; et devant le peuple qui souffrait, l'entrée restait close. Mathurin se mit à haïr les nobles. — Tout à coup, et comme si le hasard voulait donner le démenti à ses charitables pensées, la petite porte de l'hôtel glissa devant une pauvre femme vêtue de noir, entourée de petits enfants et qui venait de frapper à petit bruit. Une main gantée, une main de femme tendit une escarcelle et la porte se referma doucement.

« La reine ! s'écria Mathurin. Et que fait ici cette mendiante ? reprit-il. Que n'irais-je mendier, moi aussi ! L'a-t-elle mérité ?... »

Mathurin, voici ton cœur qui se réveille. Tu voudrais n'avoir jamais prononcé ces paroles dont Marguerite aurait eu peur. O Langêts ! ô vie pure et paisible d'autrefois, pensées maternelles, que vous étiez loin ! Mathurin, qui ne laissait pas d'être quelque peu superstitieux, regarda tout autour de lui si le diable ne l'avait point entendu. Que devint-il ? Misère et frayeur ! Un grand homme était debout à côté de lui, un géant armé de pied en cap, revêtu d'une cotte de mailles d'acier brillant et d'une tunique d'azur, toute brodée de fleurs de lis d'or.

« Bon ! disait-il en toisant Mathurin d'un œil qui parut terrible à celui-ci. Bon ! grand... fort... Berry est mort... celui-ci vaut mieux... Holà, vous autres !... » Et Mathurin vit accourir plusieurs hommes habillés comme le premier, mais

moins somptueusement, qui l'entourèrent aussitôt et l'entraînèrent avec eux. — Quand il revint de sa surprise, il portait, lui aussi, la cotte de mailles et la tunique fleurdelisée... il était sergent d'armes du roi. Le système de recrutement était à cette époque d'une admirable simplicité. Le maître des sergents avait vu notre homme et l'avait enrôlé de force ou de gré... Le corps des sergents devait être au grand complet... Le lendemain, le roi Charles VI donnait une fête à la reine Isabeau son épouse, qui désirait faire une entrée solennelle dans Paris, d'où pour cela elle était d'abord obligée de sortir.

Les sergents d'armes du roi le suivaient partout de salle en salle, jusqu'à la porte de la chambre à coucher. Ils se rangeaient le long de la muraille, leur masse d'armes à la main ; et là, muets comme des géants de pierre, ils regardaient leur maître souper ou deviser avec les dames, ou bien expédier avec ses ministres les affaires de l'État. Ce fut ainsi que Mathurin assista à cette fête qui se préparait. Le repas se fit dans une salle immense tendue de soieries et dallée de marbre. De distance en distance s'élevaient les dressoirs chargés de flacons d'or et d'argent, d'aiguières et de vases d'orfèvrerie. Les tables étaient au nombre de cinq. — Au-dessus des quatre premières régnaient de simples dais de velours cramoisi. — Au-dessus de la cinquième, placée au milieu et réservée au roi, à la reine, aux princes du sang et aux prélats, s'élevait un dais de drap d'or. Le roi et la reine entrèrent au son de mille instruments de musique, avec toute leur suite de princes, d'évêques, de seigneurs et de dames magnifiquement vêtues. Le repas commença. Là, Mathurin put se convaincre que, si le métier qui donnait entrée chez le roi était beau, le métier même de roi l'était moins. — Charles VI et Isabeau touchèrent à peine quelques-uns des mets, et pourtant il y eut à leur table trois services. — Et chacun, dit la chronique, était de quatre-vingts assiettes.

Mathurin demeura un an entier parmi les sergents d'armes du roi. Il eut bientôt pris son parti. Et comment aurait-il rien regretté ? Le plus cher de ses désirs n'était-il pas rempli ? Il était à la cour. Bien qu'il fût né moins observateur qu'un Tourangeau ordinaire, il y avait en ce monde nouveau tant et tant de matière à l'observation, qu'il en prit plusieurs fois l'occasion de réfléchir. Pour le repos de son cœur honnête il eût mieux fait de s'endormir tout éveillé. Il s'aperçut que, dans l'hôtel royal, il n'y avait d'abord peu près heureux que les petits. De tous les grands, le plus à plaindre pourtant c'était le roi, trompé par ses ministres, trompé par ses capitaines, trompé par ses courtisans, pillé par ses nobles parents et ses nobles amis. Vraiment le peuple seul l'aimait, ce pauvre roi qui souffrait comme lui. Ce triste spectacle refroidit un peu les ardeurs ambitieuses

ses de maître Mathurin. D'ailleurs ce métier de cariatide armée et de porte-flambeau que faisaient les sergents du roi n'avait que des fatigues. Charles VI, dont la raison déclinaît chaque jour, entretenait un insatiable besoin d'activité. Il aimait si frénétiquement les fêtes et les plaisirs des autres, qu'il ne voulait plus qu'on dormît autour de lui, afin de s'amuser mieux. Ce n'étaient d'abord que bals, banquets et mascarades, où le moins travesti de tous n'était pas Mathurin. Maintenant les choses allaient de mal en pis. On parlait de guerre. Et là, comme ailleurs, les sergents d'armes accompagnaient le roi. Même il y en avait eu dix de tués à Roosebeke. Certes, Mathurin ne pouvait avoir peur. Il se serait fait tuer tout aussi coquettement qu'un autre; mais la guerre! la guerre l'éloignait encore de cette Touraine aux fraîches prairies, aux verts peupliers, aux champs plantureux, de ce pays du calme et du rien faire, où l'on soupait si bien, où l'on était aimé. Mathurin nourrit longtemps un projet tout aussi grand que celui qui l'avait arraché au toit paternel, c'était d'y revenir. Remarquez bien, que je ne vous ai point conté l'histoire d'un héros. Aux bruits de guerre, Mathurin fit précisément le contraire de ce qu'aurait fait Achille... Il déserta.

V.

Il courut de Paris à Lonjumeau sans reprendre haleine, car il croyait entendre derrière lui le pas de ses frères d'armes qui le poursuivaient, et la voix du maître sergent qui commandait de le pendre pour sa désertion. Que la Touraine était loin! loin comme le bonheur. A Lonjumeau pourtant il eut faim. Mais il se rappela que les sergents du roi étant plus honorés que bien payés, il n'avait pas un denier en poche. Heureusement il aperçut une abbaye et s'y achemina tout aussitôt. Un bon père se tenait sur le seuil de la grande porte; Mathurin le salua en latin.

« Mon fils, lui répondit le religieux après l'avoir attentivement écouté, je parlais ainsi le latin avant de l'avoir appris. Le latin n'est pas la langue des hommes d'armes. Prenez ce qui est à César, mon fils, et laissez aux hommes de Dieu ce qui est leur bien, d'autant que vous n'en faites pas un bon usage... » Mathurin ne remit pas à se confesser au religieux, qui, la confession terminée, lui dit : « Mon fils, si vous vouliez être clerc, je vous en dissuaderais vraiment. Vous troubleriez tout un diocèse avec votre ambition, et prétendriez être évêque avant d'être tonsuré. Vous déposez l'épée, et vous avez raison, c'est un mauvais instrument de salut. Ayez l'ambition

d'être père de famille, elle est plus louable et plus humaine. Allez, votre père vous pardonnera; et vous connaissez mal votre fiancée, Marguerite, si vous croyez qu'elle ait cessé de vous aimer... »

Ce disant, il fit servir à notre ami un repas copieux et lui donna une bourse garnie.

Mathurin partit cette fois l'espérance au cœur. Il traversa bien autrement sage et bien repentant les pays qu'il avait traversés de compagnie avec l'orgueil au temps de sa folie. Sa route se fit sans trop d'encombre. A mi-chemin de Blois à Tours il se trouva pris entre une compagnie de sergents du roi et de routiers qui se battaient. Les premiers avaient le droit de faire pendre les seconds après la victoire. Mathurin le pacifique eut la main forcée. Il reconnut le bon droit du côté de ceux qui faisaient pendre; mais il eut le temps de s'éloigner avant qu'on eût pendu personne. Il dépassa Tours. Un soir, au soleil couchant, il arriva devant la maison de son père, qu'il aperçut tristement assis sur son banc, songeant à lui sans doute. Il lui prit la main, qu'il baisa en pleurant. Le vieillard faillit mourir de joie.

Maître Migeot, le beau-père prétendu, fit un moins bon accueil à Mathurin. Il le reçut de haut, du haut de sa bourgeoisie et de son indignation paternelle. Le bonhomme avait hérité, pendant l'absence du jeune maître, d'un sien parent, meilleur économiste encore que lui, si faire se pouvait. Marguerite était désormais de toutes les filles non nobles de Touraine la mieux garnie d'écus. La pauvre enfant avait bien pleuré malgré sa nouvelle fortune; et pourtant, quand elle revit son fiancé, elle ne put s'empêcher de sourire. Elle lui tendit la main; et comme il demandait pardon, elle l'assura que tout était oublié. Maître Jean se montra moins facile. Il exigea de son gendre, non des preuves de noblesse, mais de sagesse. Il fallut que Mathurin fit un an d'épreuve, et que durant tout ce temps il conduisit la charue, tandis que celui-ci se prélassait sur sa large escabelle. Marguerite lui donnait du courage. Tout le village de Langets était édifié, hormis les filles de M. le bailli, qui faisaient les dédaigneuses, car Mathurin ne portait plus comme autrefois le costume mi-partie rouge et vert : il avait franchement endossé le sayon du laboureur. Quand maître Migeot se fut apaisé et qu'il donna sa fille, il fut besoin de toute l'autorité de M. le bailli pour décider les huit damoiselles à honorer de leur présence le mariage d'un rustre. — Mais le rustre était heureux.

H. PERRET.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quelle est la princesse qui fut tour à tour dauphine de France, duchesse de Brabant, païresse d'Angleterre, et qui mourut, dépouillée de ses États, épouse d'un simple gentilhomme?

LE LÉZARD GRIS.

Nous folâtrions, jeunes filles, dans les jardins de la pension, lorsqu'une plus grande chaleur survenant, les cordes et les raquettes nous tombèrent des mains; nous-mêmes, nous nous laissâmes choir sur la terre à l'ombre de nos tilleuls, brisées, haletantes, sous l'orage qui se formait.

Nous étions ainsi, depuis quelques minutes, ne remuant pas, ne parlant pas, ne pensant guère; engourdis au physique et au moral; tout près, peut-être de nous laisser aller à un lourd et profond sommeil, si Marie, l'une de nous, ne se fût mise à chanter, demi-bas, de ces douces choses, pleines d'âme et de mélodie, dont elle seule avait le secret.

A ses notes flexibles et perlées, les yeux se rouvrirent; on se sentit pénétré d'un inexprimable bien-être; on ne savait plus si l'atmosphère était brûlante, et si, déjà, le tonnerre grondait au loin; on écoutait!

« Voilà pourtant comme je chantais, fit entendre une voix mignonne et flûtée! »

Toutes nous regardâmes; aucune de nous n'avait parlé!

« Oui, j'ai chanté comme cela, mes belles demoiselles, reprit la même petite voix. »

Cette fois, simultanément, nos yeux se portèrent du côté d'un grand mur gris, d'où semblait provenir la voix, et nous y découvrîmes un petit lézard, couleur du mur, aux trois quarts hors de son trou, penchant de notre côté sa tête fine et jolie, et ses yeux brillants comme voilés d'une larme de regret.

« Oui, oui, c'est moi qui vous parle, mes belles demoiselles, reprit le petit lézard gris; ce n'est pas l'ordinaire chez les lézards, je le reconnais. C'est que, hélas! cette forme de lézard n'est qu'un châtiment que m'a attiré mon orgueil. — Mais, peut-être, mon histoire n'aurait-elle pour vous aucun attrait? »

Nous étions muettes d'étonnement; néanmoins il faut croire que notre étrange interlocuteur sut lire dans nos regards un vif désir de le mieux connaître, car sa jolie tête se balançait d'une façon expressive, et il reprit la parole en ces termes :

« Mes belles demoiselles, j'ai été comme vous une fraîche et jolie fille de quinze ans.

» Ma mère était ouvrière en broderie, et mon père jouait du violon dans un petit théâtre de la banlieue.

» Malgré un talent incontestable, soit timidité excessive, soit manque d'entre-gens, il n'avait jamais pu se faire jour ailleurs; et cependant, non-seulement, il n'aurait point été déplacé dans les orchestres les plus en renom, mais encore, s'il l'avait osé, il fût devenu un compositeur célèbre.

» Si vous saviez comme, à ses heures de loisir, il remplissait notre mansarde de divines harmonies! Parfois, toute petite que j'étais, son violon se plaignait d'une façon si douce, que, sans m'en apercevoir, des larmes abondantes glissaient de mes yeux, tandis que d'autres fois il en tirait de si vifs et si joyeux accords, que je me mettais à danser et à cabrioler autour de lui comme un jeune faon.

» bercée par le violon de mon père et les chansons de ma mère, je bégayais encore, que déjà je m'étudiais à redire les refrains de l'une et les notes mélodieuses de l'autre; de sorte que ma voix se développa avec plus de rapidité que cela n'arrive d'ordinaire chez les enfants; et à l'âge où la poupée fait les plus chères délices, je n'avais d'autre bonheur que de chanter.

» Je ne sais, mesdemoiselles, si vous avez jamais entendu siffler un merle? non pas un merle dressé et répétant, mal ou bien, l'air de : *J'ai du bon tabac*, ou : *Bon voyage, monsieur Dumollet*, mais un merle sauvage?

» Comme nous habitions la banlieue, nous nous trouvions environnés de jardins touffus, dans lesquels toutes sortes d'oiseaux avaient élu domicile.

» Ah! s'il m'eût été donné de devenir merle plutôt que lézard!...

» Enfin, à l'abri d'un grand marronnier, dont les grappes splendides se dressaient vers notre mansarde, comme pour nous donner part aux fêtes de la nature, un merle fit son nid.

» De notre fenêtre, la première je découvris ce ménage à l'œil intelligent, au petit bec jaune, à la robe noire et lustrée; et ils me plurent tout d'abord, parce que je les trouvais jolis. Mais que n'éprouvai-je pas lorsque je les entendis siffler! C'étaient des notes filées, soutenues, pures, comme le violon même de mon père ne m'en avait encore jamais fait entendre, suivies de roulades d'une hardiesse, d'un brio étourdissant!

» Pendant huit jours je ne chantai plus.

» Ma mère me tâta le poulx, me palpait l'estomac et le front; mon père interrogeait mes yeux, ma langue; ils me croyaient malade, et firent même venir un médecin, lequel m'obligea à boire toutes sortes de choses amères, plutôt, sans doute, pour répondre à la sollicitude de mes bons parents que parce que j'en avais besoin. Toujours est-il qu'autant que je me le rappelle, je me prêtai de bonne grâce à la tisane, préoccupée que j'étais de bien autre chose que d'un verre de chicorée sauvage ou de chiendent.

» Au bout de ces huit jours, un matin, que ma mère était allée porter de l'ouvrage, et que mon

père assistait à une répétition; penchée à notre petite fenêtre, heureusement garnie d'un fort grillage; après avoir écouté longtemps mes musiciens emplumés; je me hasardai à répéter à mi-voix la dernière phrase qu'ils avaient jetée au vent. Un moment de silence s'ensuivit; j'imaginais qu'ils admiraient mon audace et mon outrecuidance. Cependant ils se remirent à chanter; je fis de même après eux, en m'enhardissant. Ils recommencèrent de plus belle; ils n'avaient jamais fait preuve de tant d'éclat et de souplesse, et finirent par quelque chose de vif et de moqueur, qui semblait mettre au défi l'impertinente cantatrice. J'hésitai; puis, le démon de la musique m'emportant, je me risquai; je répétais les sons enchanteurs; et dès lors ce fut entre nous, tous les jours, une lutte où ma voix acquit quelque chose d'étrange, de pur, de doux, de flexible, qu'on n'avait encore rencontré dans aucun gosier humain.

» Mes parents m'avaient laissée faire; ils étaient émerveillés; mon père était, d'ailleurs, trop réellement artiste pour vouloir se substituer à mes charmants professeurs. Je grandis ainsi; vous savez que le merle a la vie longue, et qu'il éprouve une certaine horreur pour les déménagements; je grandis ainsi, faisant de mes études de chant le but principal de ma vie.

» Cependant, convaincu que j'avais dans mon gosier fortune et renommée, mon père, après m'avoir initiée aux choses essentielles du métier, fit pour moi les démarches qu'il n'avait point faites pour lui-même; il frappa aux portes de messieurs les directeurs; il fit antichambre chez messieurs les régisseurs, les secrétaires, les metteurs en scène, les allumeurs, les portiers, et parvint à m'obtenir l'insigne faveur d'une audition.

» Quand on m'eut entendue, il n'y eut plus pour nous de verrous ni de grilles; les portes s'ouvrirent à deux battants, et messieurs les metteurs en scène, les allumeurs, etc., prirent tout doucement la coutume de saluer en nous, avec respect, les 30,000 francs d'appointements qu'on ne tarda point à m'offrir.

» Jour fut pris pour mes débuts; de hauts personnages, devant lesquels j'avais chanté déjà, voulurent bien les honorer de leur présence; mon père était radieux, ma mère était grave et triste; elle disait que la femme paye souvent cher l'éclat dont elle brille, et qu'il faut l'ombre au bonheur!

» Comme on avait fait grand bruit de mon talent, c'était un écueil, il fallait chanter deux fois bien, pour n'être pas au-dessous de ce que le public attendait. Il faut croire que je me surpassai, car ce fut un succès inouï dans les fastes de l'art. Je jouais mal, j'étais gauche, je n'avais que la beauté du diable, c'est-à-dire de la fraîcheur et de blanches dents; mais, j'aurais été un monstre, que, dès que je chantais, on ne s'en serait point souvenu.

» Quels triomphes! cela m'étourdissait, me grisa; je ne connaissais plus qu'une chose au monde, la musique; il me semblait que ce fût la seule que dussent encourager les rois, la seule qui fût utile à un pays. Qu'importaient l'agriculture, l'industrie, la marine, les sciences, la morale? Selon moi, il n'était rien qui lui fût comparable, point de mérite égal au sien.

» Un soir que, dans un jardin, à nous celui-là, — nous avions quitté notre mansarde, — j'étais étendue dans un hamac et me laissais bercer au gré du vent, ma douce mère, me faisant quelques observations pleines de sens, à propos de ma complaisance pour moi-même, et de ma naïve admiration pour un talent que j'aurais dû rapporter au divin Auteur de tout mérite, je me permis... — ah! mesdemoiselles, mon cœur en tressaille encore de douleur et de regret! — je me permis de faire observer à ma mère qu'elle n'était point apte à juger de ces choses, et qu'en matière d'art il lui seyait de s'abstenir!

» Parler ainsi à une mère! s'oublier à ce point! Plus elle était restée simple et modeste, au milieu de notre nouvelle splendeur, plus n'aurais-je pas dû l'adorer?

» A peine ces paroles grossières et cruelles s'étaient-elles échappées de mes lèvres, qu'une transformation se fit en moi; ma mère poussa un grand cri, mon père devint fou; l'âme de cette fille, si vaine de sa voix, passait dans le corps d'un être qui ne saurait chanter, je devins lézard gris des murailles; et, honteuse et désespérée, je courus me cacher dans mon trou.

» Depuis lors, mes belles demoiselles, j'ai réfléchi.

» Que faire en un trou, à moins que l'on ne songe?

» J'ai réfléchi; je me suis humiliée, repentie; oh! bien repentie! et, en récompense, il m'a été donné, comme adoucissement à mon sort, de redevenir sensible aux charmes de la musique, tout comme si j'étais encore cette heureuse enfant, dont la voix lutait de souplesse et de pureté avec la voix des merles.

» Ne vous étonnez donc point, mademoiselle Marie aux longs cils, que j'aie applaudi vos chansons; mais, par exemple, tâchez de n'en point concevoir d'orgueil!

» Sur ce, que le ciel vous conserve, toutes humbles et modestes, et que les roses de la santé brillent sur vos joues! Voici de grosses gouttes de pluie qui m'obligent à rentrer chez moi.»

En effet, une forte pluie d'orage ne tarda point à pénétrer le trop peu sûr abri des tilleuls, et... à me réveiller en sursaut.

J'avais dormi!

ADAM BOISGONTIER.

CORRESPONDANCE.

A quelque chose malheur est bon, dit un certain proverbe, et j'entends te prouver, ma chère amie, que ce n'est point un proverbe menteur. A cet effet, je commence par te déclarer que ce mois de juin qui vient de s'écouler, et que tu as maudit tant de fois comme le mois des plus cruelles déceptions, a été pour nous plus beau que jamais. Là-dessus tu t'écries : Est-elle heureuse ! L'été a donc enfin paru sous son ciel parisien ! Eh ! que nenni ! mais la pluie, la grêle, le vent, le froid... voilà justement ce qui a fait notre joie... N'est-ce pas à ces caprices, à ces rigueurs du temps que nous avons dû de conserver quelques instants de plus cette élégante partie du monde parisien, enfants chéris de notre capitale, qui en sont le plus gracieux ornement, l'âme, la vie, et cet d'ordinaire lui échappent dès le commencement de mai ? Or, qu'est-ce que Paris pendant les jours brûlants de l'été, quand cette nuée d'oiseaux au riche plumage a pris son vol vers d'autres climats ?... une belle cage où ne s'ébattent plus ni colibri ni bengali, mais des hôtes poussiérés et altérés ; une serre dépouillée de ses frais arbustes et de ses fleurs odoriférantes ; une grande dame sans parure, une cité en deuil. Comment donc nous, fidèles esclaves du devoir et de l'amitié, enchaînées toute l'année entre nos murs, ne bénirions-nous pas ce bouleversement des saisons qui a bouleversé tant de projets de départ, et forcé tant de gens à embellir, à égayer notre prison au delà des limites prescrites par l'usage ? Mais tu souris d'incrédulité... Impossible que le mauvais temps puisse être bon à quelque chose, et surtout à égayer une ville. Qui songe à se montrer quand le ciel menace ? Ah ! que tu connais peu l'intrépidité de nos élégantes ! Qu'un rayon de soleil se fasse jour à travers la pluie, aussitôt on les voit s'aventurer sur le boulevard, effleurant à peine le sol humide de leurs pieds mignons, et étalant sans crainte leurs fraîches toilettes au milieu des traces noires de l'ondée. Que tout à coup le ciel veuille bien découvrir quelques plis de son manteau d'azur, les boulevards ne suffisent plus à nos promeneuses, il leur faut de plus vastes horizons : on envahit les jardins et bientôt les gares... C'est là que se pressent les flots de barège, de jaconas, et surtout de mousseline ; mousseline bleue, rose, mauve, etc. ; et même mousseline blanche avec dessous de couleur. Au-dessus de ces robes au léger tissu, des châles tout aussi légers en dentelle pour les jeunes femmes, en mousseline pour les jeunes filles ; et, pour couronner l'œuvre, des chapeaux en crêpe, tulle, paille, qu'un souffle emporterait... Que tout cela est frais, joli, coquet, porté avec grâce et élégance ! Mais attendons la fin, c'est-à-dire le retour de ces dames... Quel désastre ! robes en lambeaux, crinoline affaissée, chapeaux ruisselants, qui reconnaîtrait dans ce péle-mêle de chiffons le charmant bouquet de fleurs sur lequel nos yeux se reposaient tout à l'heure si agréablement ? Un vilain nuage noir est cause de tout ce dégât,

Et roses elles ont vécu ce que vivent les roses, l'espace d'un matin.

Mais, sûres de refleurir le lendemain, elles ne s'en

troublent point. Les courses de Chantilly, de Satory, de Versailles sont ouvertes, et, coûte que coûte, il faut y assister. D'un autre côté, on couronne une rosière à Nanterre, touchante cérémonie dans un siècle où disparaissent de jour en jour tous les antiques et nobles usages. Et cependant, comme on se presse moins de porter son admiration à la jeune fille vertueuse qu'au héros du sport ! Voir déposer une couronne sur un front candide et pur, paraît sans doute un plaisir fade à côté des émotions du *steeple-chase* ; pénibles émotions, toutefois, que celles que peut inspirer un pareil spectacle : de pauvres chevaux amaigris par des courses forcées, lancés à bride abattue à travers des obstacles infranchissables pour presque tous, les uns roulant dans la poussière avec leurs cavaliers, les autres n'arrivant au but qu'à demi morts ; et les malheureux jockeys qui se cassent bras et jambes sans qu'on songe seulement à s'apitoyer sur eux ! Avouons que c'est là un plaisir tout au plus permis aux hommes, mais qui ne saurait convenir à la nature douce, sensible, impressionnable des femmes. Mais la mode en a jugé autrement, et on se bronze le cœur à l'endroit des chevaux et des jockeys. C'est encore, sans doute, pour obéir aux arrêts de cette capricieuse qu'on laisse de jolies maisons de campagne inhabitées pour courir aux eaux de Bade, de Vichy, d'Ems, où l'on continue la vie bruyante et agitée de Paris ; où, pour se reposer de la danse, on danse encore. Cela s'appelle faire de l'homœopathie. Si elle fait quelques cures, on peut dire qu'elles sont merveilleuses. Permis à moi cependant d'y avoir peu de confiance, et de préférer un remède plus sûr. La campagne, avec ses fleurs, ses arbres, ses oiseaux, son air pur, son calme parfait, ses champs silencieux, n'est-ce pas là ce qui rend une nouvelle vie au corps et à l'âme, ce qui nous fait épanouir comme la plante altérée sous la rosée bienfaisante ? Après avoir vécu si longtemps dans le tourbillon du monde et de ses plaisirs factices, nous avons besoin de nous recueillir, de rentrer en nous-mêmes, d'agir moins, de penser plus : car la pensée, cette partie sublime de notre être, c'est à peine si elle peut se faire jour quand la futilité nous absorbe. En face de la nature, elle reprend tous ses droits : une fleur, un petit arbrisseau, un brin d'herbe nous fournit un sujet de méditation, et de pieuse méditation, qui élève l'esprit et dilate le cœur. La plus petite œuvre de la création n'est-elle pas pleine de merveilles qui disent la puissance et la grandeur de Dieu ? Qui pourrait s'arrêter à les contempler sans élever les yeux vers le ciel avec un élan d'admiration et de reconnaissance ? Et alors, comme la foi atténuée se réveille ! comme on sent qu'il est des joies plus vraies que celles que l'on a goûtées jusqu'à ce jour ! Et comme on se laisse doucement entraîner à penser à cette nouvelle source que nous ouvrent la foi et sa sœur la charité ! Le matin, on visite la chaumière du pauvre, on y porte la consolation, le bonheur ; les petits enfants vous sourient, les vieillards vous bénissent. Quels succès de vanité ont jamais valu ces satisfactions de cœur ? Le soir, c'est la cloche qui appelle le laboureur à la prière ; on se rend avec lui dans l'humble chapelle où l'on prie si bien, et l'on chante en chœur quelque

saint cantique. Tout plaisir en ce monde est mêlé, dit-on, de quelque amertume ; mais ici en trouverons-nous ? A toi de répondre, ma chère amie, car je m'aperçois que je retrace ton histoire ; à peine arrivée dans ton hameau, tu t'es faite l'ange gardien du malheureux ; déjà tu es chérie de tous ; mais à la prière, aux bonnes œuvres, tu sais joindre le travail qui charme les journées pluvieuses. N'oublions donc pas notre planche ; aujourd'hui je suis seule à te l'expliquer. Florence est allée préparer, avec sa mère, son pied-à-terre d'Auteuil, et je ne sais trop pourquoi je loue tant la campagne, qui me joue un si mauvais tour, et je crains bien que tu ne t'en plaignes aussi, et que tu ne trouves le travail bien ennuyeux sans notre gentille et rieuse amie. En ce cas, dis-le-lui bien haut et bien fort, afin qu'elle ne nous manque plus jamais.

N° 1, Bonnet d'enfant : passe et rond ; ainsi que tu me l'as demandé, ce bonnet n'est ni à trois pièces ni à porte ; il peut se broder presque entièrement au feston, ou bien avec un léger mélange de plumetis ; au bord, tu feras un point turc et tu y placeras deux rangs de petite dentelle, avec force rubans. Pour en faire un bonnet tout à fait élégant, tu supprimerais le feston.

Pour le rond de ce bonnet ; le point turc doit être aussi entouré par une petite dentelle, il n'en faut qu'un rang seulement pour dissimuler la jonction de ce rond à la passe.

2, *Adèle*, plumetis simple ou feston.

3, *Atoinette*, plumetis.

4, Entre-deux ; plumetis et broderie anglaise, pouvant servir pour bonnet ; cette broderie peut se mélanger avec des entre-deux de guipure ou de valenciennne ; cet entre-deux étant très-étroit, peut encore servir pour des poignets de manches d'enfant.

5, *N. O.*, plumetis simple ou feston.

6, *T. U.*, plumetis et points sablés.

7, Dessin pour soutache et petit galon ; cette composition te fera plaisir, j'en suis sûre, car ce dessin peut servir à mille et une fins, telles que volants de robes, bordures de talmas et de mantelets d'enfants ou de jeunes filles ; en supprimant le feston, tu pourrais placer ce dessin en guise de disposition sur une jupe unie ; pour rendre cette jupe plus riche, on peut employer les deux grandeurs de ce dessin en plaçant le n° 8 au-dessus de l'ourlet. On peut encore disposer ce dessin en forme de tablier sur le devant de la jupe, en posant dans le milieu de la jupe des boutons de passementerie, ou de tout autre genre, selon l'étoffe de la robe. Sur du coutil à petits dessins ou du nankin, cette broderie me paraîtrait charmante. A propos de nankin, je dois te dire que l'on fait maintenant du nankin à bordure de couleur, qui est ravissant ; j'ai vu ainsi une robe dont la disposition du devant de la jupe et du corsage était formée par une délicieuse guirlande de roses roses, avec feuillage vert ; la même guirlande courait aussi sur les basques et sur le bas des manches ; cette disposition formée par des bluets, ou par des liserons bleu ciel, est également charmante.

8, Même dessin que le précédent, mais de plus grande proportion. Il serait très-bien placé sur un corsage de piqué à longues basques ; ce mot répond à ta question, car les basques se portent encore. Pour un corsage, il te faut 3 mètres de piqué ; choisis cette étoffe avec un petit semé imitant le plumetis ; par derrière, fais un pli creux à la basque ; fixe ce pli par des boutons

style amazone ; borde cette basque par un effilé de coton (nouveau charmant) de 8 à 10 centimètres, et ferme le devant par des boutonnières ; au bas des manches pagodes pose, à plis plats, une garniture de 12 à 15 centimètres de hauteur ; les plis seront fixés de chaque côté par un petit bouton pareil à ceux de la basque. L'effilé qui termine cette garniture doit être plus bas que celui de la basque. Je t'assure bien que si tu te conformes à cette description, tu auras le corsage le plus nouveau et le plus distingué que l'on puisse voir ; je trouve que pour les toilettes de ville, le piqué est plus convenable que la mousseline ; il s'harmonise, du reste, plus facilement avec toutes sortes de jupes, et peut à volonté composer des toilettes plus ou moins élégantes. Bien entendu, qu'en coupant la manche, tu dois calculer la garniture, car cette manche ne doit pas être plus longue qu'une pagode ordinaire. Pour simplifier ton travail, tu pourrais supprimer le feston du bas, et ce feston, qui est disposé de façon à retomber sur l'effilé, serait remplacé par un tout petit galon. Tout ce que je dirai donc pour en finir avec ce dessin, c'est que tu peux, à ton choix, substituer un point de chaînette à la soutache.

9, Écusson renfermant les lettres *L. D.* L'écusson se fait au plumetis, avec mélange de broderie anglaise, et les lettres au plumetis simple, ou au feston.

10, *A. B.* Ce genre de lettres s'emploie pour marquer les objets de trousseau, tels que les chemises, les camisoles, les mouchoirs de toiles, enfin tout ce qui n'est pas lingerie élégante.

11, Dessin écaillé pour volants de robe de mousseline ou garnitures de mantelets ou de châles. Tu sais que les châles de mousseline se portent beaucoup cette année ; les uns ont un dessin courant dans le fond avec festons au bord ; d'autres, au contraire, sont unis, avec une garniture brodée et légèrement froncée qui les entoure. Le dessin que je t'envoie brodé tout au feston avec du coton un peu gros sera d'un effet charmant, et très-vite exécuté ; ces châles, ou plutôt ces pointes, puisqu'ils sont simples, doivent avoir 1 mètre de longueur (pour jeunes femmes ils se font plus grands) ; la garniture doit être de 11 à 12 centimètres de hauteur ; il en faut à peu près 3 mètres pour les deux côtés du châle qui tombent sur la robe ; la partie qui se trouve dans le haut se termine par un petit feston feuille de rose, si celui de la grande garniture est ainsi fait. Les plus élégants de ces châles ont la garniture et le fond richement brodés ; les plus simples, et ce ne sont pas les moins jolis, ont une garniture de mousseline unie n'ayant qu'un ourlet de 2 centimètres de hauteur ; au-dessus de cet ourlet, à 2 centimètres de distance, se trouvent deux plis d'une hauteur égale à celle de l'ourlet, qui est bordé par une petite dentelle guipure ; le fond du châle, en mousseline unie, est également entouré par un ourlet, et deux plis ayant les mêmes proportions que ceux de la garniture. Je te recommande aussi pour jeunes filles d'autres châles en tulle guipure, tulle dont je t'ai déjà parlé pour nos broderies ; ce tulle en grande largeur coûte 15 francs le mètre ; avec 1 mètre on a deux châles ; ainsi tu vois que c'est une fantaisie peu coûteuse. Ces châles s'entourent par une frange dont le prix n'est pas non plus de ceux que nous ne puissions nous permettre.

12, Dessin de corail. Ceci est un charmant ouvrage dont tu as les prémices, et je pense que tu en seras fière, puisqu'il ne s'agit de rien moins que de peindre

sur étoffe, de métamorphoser ta simple robe blanche en robe semée de ravissants dessins colorés. — Mais je ne saurai, dis-tu; c'est assurément trop difficile... *A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire*, ma chère. Cependant pas trop de présomption. Commençons par ce dessin, qui est très-simple, et tu en sortiras mieux que tu ne penses. Supposons que nous voulons faire une robe d'organdi blanc à volants; nos volants une fois coupés et ourlés, prenons un morceau de carton très-fort, d'une longueur de 20 à 25 centimètres et d'une largeur proportionnée à notre dessin. Traçons ce dessin sur le carton, découpons à l'intérieur et en suivant fidèlement toutes les sinuosités; ensuite étendons notre volant sur une table, le fixant par un plomb afin qu'il ne puisse vaciller; sur ce volant appliquons le carton découpé; prenons un pinceau *brosse*, trempions-le dans la couleur aquarelle (vermillon), que nous avons préparée à l'avance, et qui doit être très-épaisse; nous promenons notre pinceau dans le creux du carton, en suivant le dessin; ensuite enlevons ce carton avec un soin *extrême*. Tu comprends facilement toute l'importance de cette opération; notre dessin se trouve ainsi à peu près terminé; seulement, pour essayer d'atteindre la perfection, nous ferons des ombres avec du brun (bistre) à un des côtés du dessin. Inutile de te dire combien il nous sera facile de varier nos dessins, en faisant des roses, des bluets, des volubilis, des grecques, des arabesques et une foule d'autres charmantes choses, que je livre à ton bon goût et à ta capricieuse imagination. Le même dessin se reproduit en plus petit (regarde le n° 13) sur les garnitures qui doivent servir à l'ornement du corsage et des manches; on le fait aussi sur des rubans de moire blanche ou de taffetas, qui rendent cette robe aussi élégante que possible, et à bien peu de frais, comme tu vois, puisque c'est à notre talent en peinture qu'elle devra son plus grand luxe...

13, Dessin réduit dont nous venons de parler, allant avec le n° 12.

14, Garniture pouvant servir pour bas ou pour volants de jupons, pantalons d'enfants et ornement de corsage en piqué; ce dessin, genre guipure, est composé de festons et de plumetis, les pois pourraient être remplacés par des œillets.

15, *D. F.*, plumetis simple ou feston.

Ici finit la petite édition.

16, *Adeline*, plumetis.

17, *P. X.*, plumetis et points sablés.

18, Garniture, festons ou plumetis, l'intérieur des robes peut être en broderie mate ou à jour.

19, Écusson, plumetis fin et points sablés.

20, Petite garniture guipure, festons ou plumetis, pouvant servir pour devant de robes d'enfants, pour garniture de bonnet, etc., etc.

21, Entre-deux; ce dessin doit se faire au plumetis ou au feston.

22, *L. D.*, plumetis ou cordonnet et pois.

23, Col mousquetaire, plumetis avec coton fin, le bord en feston feuilles de roses, et les œillets qui sont en dedans, au feston ou au plumetis.

24, Garniture allant avec ce col. Tu en feras des manches ou pagodes, ou bretonnes, ou duchesse, genre très à la mode aujourd'hui; tu joindras cette garniture, dont il faut à peu près 40 centimètres à l'entre-deux du n° 25, et au-dessus de cet entre-deux tu placeras un énorme bouillon en mousseline unie très-claire; à

l'extérieur du bras, un nœud de rubans d'une couleur assortie à celle de ta robe.

25, Entre-deux, assorti au col et à la garniture.

26, Croquis d'un devant de cheminée, composé de mousse et de fleurs. Fais d'abord couper une planche de la grandeur de la cheminée; sur cette planche, cloue avec des petites pointes une percaline, sous laquelle tu introduiras des *algues marines*, afin que la planche dans le milieu puisse bomber comme une pelote, mais une pelote très-dure; cette percaline une fois clouée, doit être recouverte par une autre fixée de la même manière que la première. Maintenant, tricote une bande verte, ayant 28 mailles de largeur et 10 mètres de longueur; il faut une livre et demie de laine; tu sais que ces laines se vendent toutes préparées, c'est-à-dire que dans un peloton se trouvent toutes les nuances nécessaires pour faire une jolie mousse. Ta bande de 10 mètres une fois terminée, tu la plonges dans de l'eau bouillante légèrement vinaigrée (procédé qui conserve les couleurs), ensuite on fait *égoutter*, et on laisse bien sécher cette bande, après quoi on recommence une seconde fois cette opération; mais je te recommande de plonger et retirer ta bande à l'instant même; lorsqu'une seconde fois elle est *égouttée* et complètement sèche, tu la coupes dans le milieu et la détricotes, laissant de chaque côté deux mailles pour la lisière; alors, avec du gros fil et une grosse aiguille, tu couds cette frange mousseuse sur la percaline, commençant à la poser tout à fait au bord, et continuant ainsi jusqu'au milieu: les rangs de cette frange sont posés à peu près à un centimètre de distance, de façon à ce que le rang du dessus tombe bien sur le rang précédent; ceci achevé, tu disposes tes fleurs sur cette mousse, ainsi que te l'indique notre modèle. Je t'engage seulement à éviter les couleurs foncées, le rose, le rouge, le jaune, le blanc, voilà ce qui réussit à merveille; tu peux aussi placer des fleurs en papier ou en laine, mais à mon avis les fleurs naturelles souvent renouvelées l'emportent sur toutes les autres.

27, *Octavie*, entourée d'une branche de pensées. Plumetis fin.

28, Col, broderie anglaise.

29, *L. R.*, plumetis ou feston.

30, *N. G. A.*, plumetis ou feston. Ces petits chiffres, d'après ton désir, sont destinés à marquer du linge de table; les serviettes se marquent aux quatre coins, et les nappes au milieu; mais je trouve que pour ce dernier genre d'objets, les grands chiffres entrelacés sont préférables.

31, Dessin de filet brodé en reprise, pouvant être employé pour voile de voltaire, grands et petits rideaux, manteaux de lit, etc.

Tourne la planche du côté des patrons.

32, Devant de corset. La forme est des plus simples et va parfaitement bien. Assemble toutes les parties de ce corset dans l'ordre indiqué par les lettres alphabétiques. Fais partout un point de piqure très-fin; l'extrémité des goussets, ou pour mieux dire la pointe, se trouve réunie au fond du corset par un point de feston; chaque gousset doit être soigneusement rabattu; la place des baleines est indiquée. Entre chacune, tu dois faire un point de piqure; aux deux extrémités des baleines du dos, il faut dans l'ourlet placer trois élastiques; les œillets se font à la main, à moins que l'on ne choisisse des œillets en cuivre, ce qui est plus solide.

Les triangles qui se trouvent aux extrémités de chaque baleine marquent leur longueur et la manière de les fixer; la baleine que l'on met de chaque côté des hanches, sur la couture (je ne l'ai pas indiquée pour ne pas faire trop de confusion dans notre patron), est en acier et doit avoir 2 centimètres de largeur; dans le haut elle doit arriver à 5 centimètres au-dessous du corset, et dans le bas à 4 centimètres. Dans l'intérieur, on pose deux rubans de fil avec lesquels on attache le corset.

33, Dos du corset.

34 et 35, Goussets du haut.

36 et 37, Goussets du bas.

38, Petite bavette, pour faire soit en piqué, soit en toute autre étoffe un peu forte; deux attaches placées dans le bas à la pointe de la bavette l'arrêtent autour de la taille.

39, Patron de chemise anglaise. Ceci n'est que la moitié; les lignes qui partent de la lettre B marquent la largeur de l'épaulette; les morceaux du dos et du devant qui se trouvent ainsi détachés, renversent sur le petit corset; ces chemises se font en toile très-fine ou en batiste; dans le bas on fait un ourlet, dans le haut on met une dentelle ou un feston, ou bien encore un tout petit ourlet à jours.

40, Manche de la petite chemise; on la joint à la chemise par le côté qui se trouve droit fil, ce qui fait ainsi l'effet d'une sorte de jockey; cette manche, bien entendu, doit aussi avoir un petit ornement en harmonie avec celui du haut de la chemise.

41, Pèlerine pour enfant. Tu vois que si je ne fais pas ce que tu veux, je fais au moins ce que je peux. Il m'est impossible de donner cette pèlerine entourée d'une broderie, mais je t'en envoie toujours le patron. Ce genre de pèlerines se coupe droit fil derrière; elles se font en piqué, en cachemire, en taffetas, et bien souvent assorties à la robe, et puis enfin en mousseline blanche, doublée de couleur claire; on les entoure d'une garniture brodée, ce qui est tout à fait élégant; celles en piqué sont ornées d'effilés posés sur plusieurs rangs, ou bien d'un seul effilé un peu haut surmonté d'un galon; celles en étoffes s'ornent de rubans écossais, de passementeries, de velours ou d'effilés *plumes* ou *Tom-Pouce*; les pèlerines en étoffe de soie se doublent généralement.

42, Col de la pèlerine, que l'on garnit de même.

43, Pantoufles, tapisserie par signes. Ce dessin à teintes plates serait très-convenable pour pantoufles d'hommes.

44, Signes indiquant les nuances de la tapisserie.

45, Garniture du bonnet qui a été donné le mois dernier; broderie anglaise.

46, Corbeille orientale, au crochet avec mélange de soutache d'or. Établis d'abord une carcasse en fil de laiton, de forme ovale, ayant 70 centimètres de circonférence dans le haut, 45 dans le bas et 10 de hauteur; ensuite avec du cordonnet de Berlin vert émeraude (par exemple), fais une bande au crochet ayant les proportions indiquées pour la carcasse; seulement dans le bas, cette bande qui se fait comme une bande de bonnet grec, a, pour ainsi dire, la même largeur que dans le haut; en la posant elle fronce très-légèrement; ce crochet se compose d'un premier rang de mailles doubles et de mailles simples alternées, puis d'un second rang de triples mailles et de mailles simples, ou mailles en l'air, et ainsi de suite jusqu'à la fin; dans les rangs de mailles triples on passe une

trousse d'or de la largeur de 1 centimètre. Cette trousse, dont il faut 5 mètres, coûte au magasin de la Religieuse, 30 centimes le mètre. Cette bande de crochet terminée, on l'adapte à la carcasse, et l'on pose dans le haut et dans le bas une ruche de ruban, ou d'étoffe déchiquetée, dans le genre de celles que l'on met à nos chapeaux; la *ruchomanie* a accès partout, et madame Marie Soudant en a tiré pour ses ouvrages un ravissant parti. Avant de placer ta ruche, tu dois doubler la corbeille, soit avec du taffetas, soit avec du satin assorti à la couleur du cordonnet; tu poseras ensuite les anses, qui seront en fil de laiton, recouvert par de la ganse d'or et une grosse chenille verte.

47, A. H. J. D. B., plumetis avec coton de deux couleurs.

48, A. M., plumetis et jour.

49, L. M., avec couronne de baron, guipure et plumetis.

50, J. S. D. B., comme le n° 47.

51, Agathe, plumetis.

52, Col au crochet guipure.

PREMIÈRE FEUILLE. 14 chaînes, tourne, laisse-s-en 3; 1 plein dans la 4^e chaîne, 2 chaînes, laisse-s-en 2, 1 triple, 2 chaînes, laisse-s-en 2, 1 triple, 2 chaînes, laisse-s-en 2, 1 plein, 2 chaînes, laisse-s-en 2, 1 plein, tourne pour travailler de l'autre côté en laissant 1 chaîne pour la tige; fais une chaîne pour couvrir la tige, laisse 1 maille; 5 triples, 1 plein dans les 2 points répété 4 fois; tourne l'ouvrage, 5 triples et 1 plein dans les 2 chaînes, répète 3 fois comme avant; tourne l'ouvrage à l'envers et fais 21 mailles simples, ce qui ramène le fil à la pointe de la feuille; retourne la feuille à l'endroit et fais comme il suit :

PREMIÈRE FLEUR. 22 chaînes, 1 plein dans la 11^e maille, pour former une bride; puis pour le calice, 5 triples, 2 pleins; tourne, laissant 5 chaînes pour la tige; 1 chaîne pour traverser, et dans les mêmes points que de l'autre côté, 2 pleins, 5 triples, 1 plein dans la boucle, 3 pleins, 5 chaînes, répète 5 fois; 2 pleins, 2 pleins et 1 plein dans le premier plein du calice, 3 chaînes; tourne la fleur à l'envers, attache-la au 2^e 5^e triple de la feuille; regarde le croquis 52 bis; sur la fleur fais 1 chaîne, laisse-s-en 3, 5 triples dans les 5 chaînes, en faisant 1 chaîne entre chaque 5, 1 plein; descends le calice par 7 mailles simples.

DEUXIÈME FLEUR. 22 chaînes, mets le crochet dans la 11^e chaîne à partir du bas, fais une maille pour former une boucle, ensuite pour le calice, 5 triples, 2 pleins, laisse 3 chaînes pour la tige, fais 1 maille pour croiser, 2 pleins, 5 triples dans les mêmes que celles du côté opposé, puis dans la boucle 3 pleins et 5 chaînes, répète 7 fois; 2 pleins, 1 plein dans la première maille du calice, reviens, 1 chaîne et 5 triples dans les 5 chaînes; répète 7 fois, laissant toujours 1 chaîne entre; 1 plein, retourne, 7 chaînes, laisse 5 mailles, 1 plein dans la 1^{re} chaîne, répète 7 fois, retourne, laisse 1 maille, 3 pleins dans les 7 chaînes; attache à la dernière première chaîne de la première feuille; fais alors sur la deuxième fleur 4 pleins dans les mêmes 7 chaînes que les 3 pleins; laisse 1 maille, 7 pleins dans les 7 chaînes, répète 6 fois; laisse 1 maille et descends le calice par 1 plein, 5 triples, 2 pleins comme avant; sur la tige, 4 pleins; et continue comme il suit.

DEUXIÈME FEUILLE. 15 chaînes, reviens, 1 plein dans la 4^e chaîne, 2 chaînes; laisse 2 mailles, 1 triple, 2 chaînes, laisse 2 mailles, 1 triple, 2 chaînes; laisse 2

mailles, 1 plein. Tourne, laissant 2 chaînes pour la tige, fais 1 chaîne pour croiser, 5 triples, 1 plein dans la 2^e chaîne, répète 2 fois; joins la maille à la fleur en faisant un plein dans le plein du centre des 7 chaînes, 5 triples et 1 plein dans la 2^e chaîne, répète 2 fois; tourne de façon à travailler de l'autre côté; 5 triples et 1 plein dans la 2^e chaîne comme avant; 2 pleins sur la tige; 4 pleins sur la tige de la première fleur; 10 chaînes, reviens, 9 pleins sur les 10 chaînes en les laissant pour la tige.

TROISIÈME FLEUR. 19 chaînes, 1 plein dans la 10^e pour la boucle. Pour le calice, 5 triples, 2 pleins; tourne, laissant 2 chaînes pour la tige, 1 maille pour croiser, 2 pleins et 5 triples, dans les mêmes que ceux de l'autre côté, 3 pleins dans la boucle, 5 chaînes; répète 5 fois en faisant 1 chaîne entre, 2 pleins, 1 simple sur le calice, 3 chaînes, tourne et joins au 2^e des 5 triples de la deuxième feuille, 1 chaîne; laisse trois mailles, 5 triples dans les 5 chaînes, répète 5 fois; joins à la tige par 1 plein sur le premier des 9 pleins laissés pour la tige; tourne et fais 15 points simples à l'envers, ce qui te ramène au centre, et recommence la première feuille, ce qui finit le premier patron, qui n'est pas répété parce qu'il y a une feuille omise entre la première et la deuxième fleur, pour donner le tournant du cou; et comme le patron suivant doit nécessairement se joindre au premier, sa direction varie légèrement, bien que la forme et la position des fleurs restent les mêmes.

DEUXIÈME PATRON. PREMIÈRE FEUILLE. Pareille à celle du premier patron.

PREMIÈRE FLEUR. 22 chaînes, 1 plein dans le 12^e plein pour faire la boucle, 5 triples, 2 pleins; laisse 5 chaînes pour la tige, 1 chaîne pour croiser; travaille de l'autre côté, 2 pleins, 5 triples, 1 plein, 3 pleins et 5 chaînes, répète 5 fois dans la boucle, 2 pleins, 1 plein dans le calice, 3 chaînes; tourne la fleur à l'envers, joins à la deuxième des 5 triples dans la première feuille, 1 chaîne sur la fleur; laisse 3 mailles, 5 triples dans les 5 chaînes, répète 2 fois, joins à la première chaîne de la troisième fleur, une chaîne; laisse 3 mailles, 5 triples comme avant; joins à la première des 5 triples de la deuxième feuille, 1 chaîne, laisse 3 mailles, 5 triples, 2 fois comme avant; laisse 2 mailles, 1 plein; descends le calice par 7 points simples qui doivent ramener à la tige.

GRANDE FEUILLE. 28 chaînes, tourne, laissant 3 chaînes, 1 plein dans la 4^e chaîne; 2 chaînes; laisse 2 mailles, 1 plein, 2 chaînes, laisse 2 mailles, 1 triple (4 fois), 2 chaînes; laisse 2 mailles, 1 plein; tourne, laisse 6 chaînes pour la tige, 1 maille pour croiser, 5 triples et 1 plein dans la 2^e chaîne; tourne et joins à la dernière première chaîne de la première fleur, 5 triples et 1 plein dans la 2^e chaîne, joins à la pointe de la deuxième feuille, 5 triples et 1 plein dans la 2^e chaîne; joins au centre des 7 points pleins de la deuxième fleur, 5 triples et 1 plein comme de l'autre côté (6 fois); sur la tige, 5 pleins, et travaille la deuxième fleur comme dans le premier patron; joins à la 4^e des 5 triples de la grande feuille.

Travaille la 2^e petite feuille comme avant; la tige de la 3^e feuille se fait comme dans le premier patron; répète ce patron, ou plutôt ce bouquet neuf fois, et puis pour former l'encolure fais 5 tours le long des bouquets.

1^{er} TOUR. — 5 chaînes, laisse 4 mailles; 1 plein 3 fois sur les 15 simples points de la fleur, puis 5

chaînes et 1 plein dans les 15 points des 21 points simples de la feuille, 5 chaînes; laisse 4 mailles, 1 plein (3 fois), répète jusqu'à la fin, 2 pleins, retourne.

2^e et 3^e TOURS. — 3 chaînes, laisse 5 mailles, 1 plein dans la 5^e chaîne, répète.

5^e TOUR. — Laisse 2 mailles, 2 pleins dans la troisième chaîne, répète et termine.

53, *Madeleine*, plumetis.

54, *A. D.*, plumetis.

55, *F. B.*, enlacées, plumetis simple ou feston.

56, *Régina*, plumetis plein ou fendu.

57, *Euphrasia*, plumetis simple ou feston.

58, *C. M.*, plumetis simple ou feston.

59, *Céphise*, plumetis et œillets.

60, *Pauline*, plumetis.

61, *P. M.*, plumetis; ces lettres assorties au n^o 48.

62, *A. M.*, lettres assorties au n^o 58.

Gravure. Cette jeune fille, jouant si consciencieusement au collin-maillard, porte une robe de mousseline de Chine, dont le dernier volant de la jupe fait basque autour du corsage; ce corsage est retenu devant par des nœuds de ruban, dont les bouts du dernier nœud, en retombant sur la jupe, simulent une ceinture; les manches-garnies comme le corsage, se terminent par une garniture; col *Félicité* en mousseline brodée garni de dentelle; miraines en filet de soie brodé en reprise; cheveux relevés à la demi-Valois.

La seconde toilette, portée par une jeune femme, se compose d'une robe de taffetas à disposition; sur le corsage décolleté est un canezou en tulle grenatine, brodé en chenille; dans l'intérieur des losanges se trouvent des perles de jais; ces perles sont parfois remplacées par des pois brodés en soie cordonné; une dentelle borde le cou; les basques, ainsi que les manches, sont garnies par une frange de 15 centimètres en soie mélangée de chenille beaucoup plus grosse que celle qui forme la broderie du fond. Cette façon d'employer la chenille fait fureur; on la retrouve ainsi disposée sur des mantelets, sur des talmas, et enfin sur des corsages tels que celui-ci. Pour te donner un semblable corsage, tu n'aurais qu'à bâtir sur l'étoffe dont tu voudrais le faire la forme d'un patron ordinaire, et ensuite dessiner les losanges tout comme si tu voulais piquer une étoffe ouatée; les chenilles, lorsque les carreaux ne sont pas très-grands, se fixent seulement à leur extrémité. Cette petite digression, qui te sera utile, ne doit point me faire oublier de te dire que la coiffure de notre jeune femme se compose de rubans de taffetas mélangés de velours; cette coiffure, posée en forme de cache-peigne, a l'air de retenir sa tresse de cheveux. Tu sais que je ne te fais grâce de rien, aussi vais-je encore te décrire notre jolie planche de lingerie.

1, Coiffure composée d'un large ruban formant deux pointes de chaque côté; en arrière sont plusieurs rangs de blonde entremêlée de fleurs.

2, Coiffure avec deux rangs de feuilles de vigne et roses sur les côtés; une rangée de feuilles de vigne bordée de blonde retombe sur le derrière de la tête.

3, Autre coiffure composée encore de fleurs et de blonde.

4, Corsage en mousseline brodée; un nœud avec un passant en velours au milieu; un ruban pareil à celui du nœud fait transparent sous le revers.

5, Col *Valentin*: un ruban passant sous le col est fermé devant par des boutons de fantaisie; les bouts restent pendants.

6, Mantelet de mousseline brodée.

7 et 8, Manches *Duchesse* et *Étoile du Nord*.

Est-ce bien tout? dis-tu.—Oui, ma chère; je ne te demande plus qu'un peu de patience pour écouter l'explication du rébus, quoique, à te voir agir, on puisse bien croire que le proverbe en question te soit familier; mais je sais, moi, que ta charité est toute d'élan, et que tu n'y fais entrer aucun calcul, fût-ce même les plus saints et les plus permis. Il se peut donc que tu n'aies pas deviné le mot de l'énigme, et que tu m'en veuilles de te faire languir ainsi. M'y voici : la syllabe *ki*, des pauvres à qui l'on donne, un pré, un tas d'yeux, — *Qui donne aux pauvres prête à Dieu*. Et à quels intérêts! je te laisse à penser s'ils dépassent le capital, et si c'est être riche que d'avoir un pareil débiteur. Chaque aumône est une fleur de plus qu'il ajoute à notre couronne dans le ciel; chaque petit sou donné avec grâce, un diamant qui brillera

sur nos fronts; et ceci me rappelle quelques jolis vers de madame Anaïs Ségalas

Je suis le petit sou que l'on fit pour l'aumône;
J'ouvre une porte au ciel à celui qui me donne
Je fais un peu de bien sans venir du Pérou.
Avec les pièces d'or, soleils de la cassette,
On bâtit des palais pompeux, mais on achète
Sa place au paradis avec un petit sou.

Est-ce à dire que la pièce d'or ne puisse aussi tomber bien à propos dans la main du pauvre? qui en doute? Mais, hélas! que de gens perdraient leur place au ciel s'il fallait l'acheter à prix d'or! La tienne est si assurée, ma chère amie, que je n'ai pas besoin de te faciliter les moyens de la gagner; c'est-à-dire que je dois me taire, et ne pas te condamner à une plus longue pénitence, il ne me reste donc qu'à me retirer au plus vite. Laisse-moi, toutefois, te redire encore que mon amitié ne te fera jamais défaut, et que tu peux y avoir recours en toute confiance.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Fromage enterré. — Prenez de la crème douce, mettez-la à épaissir dans la cave; versez-la dans un ou deux linges très-épais. Mettez-la dans un trou fait dans la terre (sablonneuse s'il est possible) qui ait un pied de profondeur, et laissez-la dans le trou six heures en été, vingt heures en

hiver. (Il faut recouvrir le trou quand le fromage y est descendu.) On proportionne le temps qu'il faut le laisser dans la terre selon la température. Si on laissait le fromage trop longtemps, il deviendrait comme du beurre aigre.

MOSAÏQUE.

Répands tes bienfaits sur tes amis pour qu'ils t'aient plus tendrement encore; répands-les sur tes ennemis pour qu'ils deviennent tes amis.

CLÉOBULE.

Il n'y a pas d'aussi grande gloire, pas d'aussi précieuses richesses que le sentiment de la justice dans une conscience irréprochable.

SAINT BERNARD.

RÉBUS.

